THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE.

ADRIENNE LECOUVREUR

COMÉDIE-DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

De MM. SCRIBE, de l'Académie-Française, et ERNEST LEGOUVÉ

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la RÉPUBLIQUE, le 14 Avril 1849.



Paris

BECK, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 20

TRESSE, successeur de J.-N. BARBA, Palais-Royal.

1850

ADRIENNE LECOUVREUR

COMÉDIE-DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

Par MM. SCRIBE, de l'Académie française, et Ernest LEGOUVÉ

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la RÉPUBLIQUE, le 14 Avril 1849.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADRIENNE LECOUVREUR, de la Comédie-Française..........	Mlle RACHEL.
MAURICE, comte de Saxe..........	MM. MAILLART. Raphael
LE PRINCE DE BOUILLON..........	SAMSON.
LA PRINCESSE, sa femme..........	Mme ALLAN-DESPRÉAUX. Bertin
L'ABBÉ DE CHAZEUIL..........	M. LEROUX.
ATHÉNAIS, duchesse d'Aumont..........	Mlle DENAIN.
MICHONNET, régisseur de la Comédie-Française..........	M. REGNIER.
LA MARQUISE..........	Mlles BERTIN.
LA BARONNE..........	FAVART.
MADEMOISELLE JOUVENOT, sociétaire de la Comédie-Française.	BONVAL.
MADEMOISELLE DANGEVILLE, sociétaire de la Comédie-Française	WORMS.
M. QUINAULT, sociétaire de la Comédie-Française..........	MM. CHÉRI.
M. POISSON..........	GOT.

Seigneurs et dames de la cour, acteurs et actrices de la Comédie-Française.

La scène se passe, à Paris, au mois de mars 1730.

Le premier acteur inscrit au commencement de chaque scène, est placé au théâtre le premier à la gauche, du spectateur, les autres suivent dans le même ordre ; quand il y a un changement dans les positions, il est indiqué dans le courant de la scène.

ACTE PREMIER.

Un boudoir élégant chez la princesse de Bouillon. Une toilette à gauche du spectateur ; une table à droite et une console du même côté, au fond du théâtre.

SCENE PREMIÈRE.

L'ABBÉ, *appuyé sur la toilette*, LA PRINCESSE, *assise en face de la toilette, sur un canapé.*

LA PRINCESSE, *achevant de se coiffer.*

Quoi, l'abbé, pas une historiette... pas le moindre petit scandale?...

L'ABBÉ.

Hélas! non!

LA PRINCESSE.

Votre état est perdu! Vous devez, d'obligation, savoir toutes les nouvelles... C'est pour cela que les dames vous reçoivent le matin à leur toilette... Donnez-moi la boîte à mouches... Voyons, cherchez bien... je vois, à votre air mystérieux, que vous en savez plus que vous ne dites...

L'ABBÉ.

Des nouvelles insignifiantes... certainement! Vous apprendrais-je que mademoiselle Lecouvreur et mademoiselle Duclos doivent ce soir jouer ensemble dans *Bajazet*, et qu'il y aura une foule immense...

LA PRINCESSE.

Après... Un instant, l'abbé... Placeriez-vous cette mouche à la joue... ou à l'angle de l'œil gauche?

L'ABBÉ*, *passant derrière le canapé.*

Si madame la princesse ne m'en veut pas de ma franchise... j'aurai le courage de lui dire... que je me prononce ouvertement contre le système des mouches.

LA PRINCESSE.

C'est toute une révolution que vous tentez là... et avec votre air timide et béat... je ne vous aurais jamais cru un lévite si audacieux.

* La princesse, l'abbé.

L'ABBÉ.

Timide... timide... avec vous seule.

LA PRINCESSE.

Ah bah!... Eh bien! vous disiez donc?... Votre autre nouvelle...

L'ABBÉ.

Que la représentation de ce soir est d'autant plus piquante que mademoiselle Lecouvreur et la Duclos sont en rivalité déclarée. Adrienne Lecouvreur a pour elle le public tout entier, tandis que la Duclos est ouvertement protégée par certains grands seigneurs et même par certaines grandes dames... entre autres par la princesse de Bouillon!

LA PRINCESSE, *se mettant du rouge.*

Par moi?

L'ABBÉ.

Ce dont chacun s'étonne, et l'on commence même, dans le monde, à en rire.

LA PRINCESSE, *avec hauteur.*

Et pourquoi, s'il vous plaît?

L'ABBÉ, *avec embarras.*

Pour des motifs que je ne puis ni ne dois vous dire... parce que ma délicatesse et mes scrupules...

LA PRINCESSE.

Des scrupules... à vous! l'abbé! Et vous disiez qu'il n'y avait rien de nouveau... (*Se levant.*) Achevez donc!... Aussi bien ma toilette est terminée... et je n'ai plus que dix minutes à vous donner...

L'ABBÉ.

Eh bien! Madame... puisqu'il faut vous le dire, vous, petite-fille de Sobiesky et proche parente de notre reine, vous avez pour rivale mademoiselle Duclos, de la Comédie-Française.

LA PRINCESSE.

En vérité!

L'ABBÉ.

C'est la nouvelle du jour... Tout le monde la connaît, excepté vous, et comme cela peut vous donner un ridicule .. je me suis décidé, malgré l'amitié que me porte M. le prince de Bouillon, votre mari, à vous avouer...

LA PRINCESSE.

Que le prince lui a donné une voiture et des diamants!

L'ABBÉ.

C'est vrai!

LA PRINCESSE.

Et une petite maison...

L'ABBÉ.

C'est vrai!

LA PRINCESSE

Hors les boulevards de Paris, à la Grange-Batelière.

L'ABBÉ, *étonné*

Quoi, princesse, vous savez...

LA PRINCESSE.

Bien avant vous! bien avant tout le monde... Écoutez-moi, mon gentil abbé, le tout pour votre instruction... Monsieur de Bouillon, mon mari, quoique prince et grand seigneur, est un savant: il adore les arts et surtout les sciences. Il s'y était adonné sous le dernier règne.

L'ABBÉ.

Par goût?..

LA PRINCESSE.

Non! pour faire sa cour au régent, dont il s'efforçait de devenir la copie exacte et fidèle, il s'est appliqué, comme lui, à la chimie; il a, comme lui, un laboratoire dans ses appartements que sais je? Il souffle et il cuit toute la journée; il est en correspondance réglée avec Voltaire, dont il se dit l'élève. Ce n'est plus le bourgeois gentilhomme, c'est le gentilhomme bourgeois qui prend un maître de philosophie... toujours pour ressembler au régent... Et vous comprenez que, voulant pousser l'imitation aussi loin que possible, il n'avait garde d'oublier la galanterie de son héros... Ce qui ne me contrariait pas excessivement... Une femme a toujours plus de temps à elle... quand son mari est occupé... Et pour que le mien, même infidèle, restât dans ma dépendance, j'ai pardonné à la Duclos, qui ne fait rien que par mes ordres et me tient au fait de tout... Ma protection est à ce prix, et vous voyez que je tiens parole!

L'ABBÉ.

C'est admirable!... Mais qu'y gagnez-vous, princesse?

LA PRINCESSE.

Ce que j'y gagne?.. C'est que mon mari, craignant d'être découvert, tremble devant la petite-fille de Sobiesky dès qu'elle a un soupçon... et j'en ai quand je veux... Ce que j'y gagne? c'est qu'autrefois il était très avare, et que maintenant il ne me refuse rien! Commencez-vous à comprendre?

L'ABBÉ.

Oui!... oui... c'est une infidélité d'une haute portée et d'un grand rapport!

LA PRINCESSE.

Le monde peut donc me plaindre et gémir de ma position, je m'y résigne, et si vous n'avez, cher abbé, rien autre chose à m'apprendre...

L'ABBÉ, *timidement.*

Si, Madame! une nouvelle...

LA PRINCESSE, *souriant.*

Encore une!

L'ABBÉ, *de même.*

Qui me regarde personnellement... et celle-là je crois être sûr que vous ne vous en doutez pas... C'est que... c'est que...

LA PRINCESSE, *gaiement.*

C'est que vous m'aimez!

L'ABBÉ.

Vous le saviez!... Est-il possible!... Et vous ne m'en disiez rien!

LA PRINCESSE.

Je n'étais pas obligée de vous l'annoncer...

L'ABBÉ, *avec chaleur.*

Eh bien! oui... C'est pour vous que je me suis fait l'intime ami de votre mari! Pour vous, je suis de toutes ses parties! Pour vous, je vais à l'Opéra et chez la Duclos! Pour vous, je vais à l'Académie des sciences! Pour vous enfin, j'écoute M. de Bouillon dans ses dissertations sur la chimie, qui ne manquent jamais de m'endormir!

LA PRINCESSE.

Pauvre abbé!

L'ABBÉ.

C'est mon meilleur moment!.. je ne l'entends plus.. et je rêve à vous!.. Mais, convenez-en vous-même un tel dévoûment mérite quelque indemnité, quelque récompense...

LA PRINCESSE, *souriant.*

Oui, l'on vous a souvent donné, à vous autres abbés de boudoir, pour moins que cela! Mais, dussiez-vous crier à l'ingratitude, je ne peux rien pour vous en ce moment.

L'ABBÉ, *vivement.*

Ah! je ne vous demande pas une passion égale à la mienne! c'est impossible!.. Car ce que j'éprouve pour vous, c'est une adoration, c'est un culte!...

LA PRINCESSE.

Je comprends, l'abbé, et vous demandez pour les frais du... Impossible, vous dis-je... mais, silence! on vient... C'est mon mari et madame la duchesse d'Aumont... N'avez-vous pas aussi quêté de ce côté-là?...

L'ABBÉ.

La place était prise...

LA PRINCESSE.

C'est jouer de malheur... (*A part.*) Ce pauvre abbé arrive toujours trop tard.

SCENE II.

La princesse va au-devant d'Athénaïs à qui le prince donnait la main et les acteurs en redescendant le théâtre sont dans l'ordre suivant: ATHÉNAIS, LA PRINCESSE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LA PRINCESSE, *à Athénaïs.*

C'est vous, ma toute belle, quelle bonne fortune? qui vous amène de si bon matin?

LE PRINCE.

Un service que Madame la duchesse veut vous demander.

LA PRINCESSE.

Un plaisir de plus. Et comment avez-vous rencontré mon mari, que moi je n'ai pas aperçu depuis avant-hier...

ATHÉNAÏS.

Chez le cardinal de Fleury, mon oncle!

LE PRINCE.

Oui, vraiment!.. le grand ministre qui nous gouverne et que j'ai connu quand il était évêque de Fréjus, est membre, comme moi, de l'Académie des sciences... c'est aussi un savant et comme tel, je lui avais dédié mon nouveau traité de chimie... ce livre qui a étonné M. de Voltaire lui-même!.. Jamais, m'a-t-il dit, il n'avait lu d'ouvrage écrit comme celui-là: ses propres paroles et je le crois de bonne foi!

LA PRINCESSE.

Moi aussi... mais le cardinal premier ministre...

LE PRINCE.

Nous y voici. (*A un valet qui entre portant un petit coffret.*) Bien! posez là ce coffret (*Le valet pose le coffret sur la table à droite et sort.*) Le cardinal qui, comme homme d'État et comme chimiste, connaît mes talents, m'avait prié de passer à son hôtel pour me confier une mission honorable... et terrible...

TOUS.

Qu'est-ce donc?

LE PRINCE.

L'analyse scientifique et judiciaire... des matières renfermées dans ce coffret... poudre dite de *succession*, inventée sous le grand roi à l'usage des familles trop nombreuses, et dont la nièce du chevalier d'Effiat, est accusée, comme son oncle, d'avoir voulu se servir...

LA PRINCESSE, *faisant un pas vers le coffret.*

En vérité!

ATHÉNAÏS, *de même et gaiement.*

Ah! voyons!

LE PRINCE, *la retenant.*

Gardez-vous-en bien? si ce que l'on dit est vrai, rien qu'une pincée de cette poudre dans une paire de gants ou dans une fleur, suffit pour produire d'abord un étourdissement vague, puis une exaltation au cerveau... et enfin un délire étrange.. qui conduit à la mort... c'est, du reste, ce qui sera démontré, car j'analyserai, j'expérimenterai et je ferai mon rapport...

LA PRINCESSE.

Très bien! mais cette analyse scientifique m'apprendra-t-elle, Monsieur, ce que vous êtes devenu hier toute la journée...

LE PRINCE, *bas à l'abbé.*

Une scène de jalousie affreuse...

L'ABBÉ, *de même...*

Qui se prépare...

LE PRINCE, *de même.*

Sois tranquille... (*Haut à la princesse.*) Ce que je faisais, Madame?.. je surveillais moi-même une surprise... que je vous réservais pour aujourd'hui. (*Il lui présente un écrin.*)

LA PRINCESSE, *vivement.*

Qu'est-ce donc?..

LE PRINCE, *à l'abbé, à voix basse.*

Voilà comme on s'y prend! cela les étourdit, les éblouit!.. les empêche de voir...

LA PRINCESSE, *qui vient d'ouvrir l'écrin.*

Des diamants superbes...

LE PRINCE, *tenant toujours l'abbé.*

Et quant à l'analyse de cette poudre diabolique... voici mon raisonnement... vois-tu bien, l'abbé...

L'ABBÉ, *à part avec un soupir.*

Encore une dissertation chimique!.. *(Il écoute le prince qui lui parle bas et avec chaleur.)*

LA PRINCESSE.

Regardez donc, ma charmante, comme ce bracelet est distingué!

ATHÉNAÏS.

Et monté d'une façon si remarquable... c'est exquis!

LA PRINCESSE.

Venez donc, l'abbé, venez admirer comme nous.

L'ABBÉ.

Moi!.. admirer!.. je ne peux pas, j'écoute.

LE PRINCE.

Oui, je lui explique... et il ne comprend pas... mais je vais lui montrer. *(Il fait quelques pas du côté du meuble.)*

L'ABBÉ, *le retenant.*

Non pas... non pas... une poudre pareille, qu'il suffit de respirer... pour qu'à l'instant... j'aime mieux ne pas comprendre... Allez toujours!

(Le prince continue à parler bas à l'abbé. Tous les deux sont près de la table à droite ; pendant ce temps, Athénaïs et la princesse ont été s'asseoir sur le canapé à gauche, près de la toilette.)

LA PRINCESSE, *assise.*

Et nous, très chère, pendant que ces Messieurs parlent science, parlons du motif de votre visite et du service que vous attendez de moi

ATHÉNAÏS, *assise.*

Je vous confierai, princesse, qu'il y a un talent... que j'admire, que j'adore... celui de Mademoiselle Adrienne Lecouvreur.

LA PRINCESSE.

Eh bien?

ATHÉNAÏS.

Eh bien, est-il vrai (comme M. le prince s'en est vanté tout à l'heure chez mon oncle le cardinal) que Mademoiselle Lecouvreur vienne demain soir chez vous et y récite des vers?

LE PRINCE, *s'avançant vers les deux dames.*

Nous l'avons invitée.

(L'abbé a suivi le prince, et les acteurs sont dans l'ordre suivant: Athenaïs, sur le canapé, à gauche ; l'abbé derrière le canapé, la princesse assise près d'Athénaïs, le prince debout près de sa femme.)

LA PRINCESSE.

Oui, quoique je ne partage pas votre enthousiasme, ma mignonne, et que mademoiselle Duclos, chacun le sait, me semble bien supérieure à sa rivale; mais c'est une fureur! un engouement! tous les salons du grand monde se disputent mademoiselle Lecouvreur...

L'ABBÉ.

Elle est à la mode!

LA PRINCESSE.

Cela tient lieu de tout... et comme madame de Noailles, que je ne peux souffrir, avait compté demain sur elle pour sa grande soirée, je me suis empressée, depuis huit jours, de l'inviter, et j'ai là sa réponse.

ATHÉNAÏS, *vivement.*

Une lettre d'elle!.. Ah! donnez! que je voie son écriture.

LE PRINCE.

Vous disiez vrai ; c'est une passion réelle!

ATHÉNAÏS.

Je ne manque pas une de ses représentations... mais je ne l'ai jamais vue de près... On assure qu'elle apporte dans le choix de ses ajustements un goût particulier qui lui sied à merveille... puis des manières si nobles, si distinguées...

LE PRINCE.

Monsieur de Bourbon disait d'elle l'autre jour qu'il avait cru voir une reine au milieu de comédiens.

LA PRINCESSE.

Compliment auquel elle a répondu par une plaisanterie fort peu convenable... C'est à cela que je faisais allusion dans mon invitation... et voici sa réponse...

LA PRINCESSE, *lisant la lettre.*

« Madame la princesse, si j'ai eu l'imprudence
« de dire devant M. d'Argental que l'avantage
« des princesses de théâtre sur les véritables,
« c'est que nous ne jouions la comédie que le
« soir, tandis qu'elles la jouaient toute la journée,
« il a eu grand tort de vous répéter ce prétendu
« bon mot... et moi un plus grand encore de l'a-
« voir dit, même en riant; vous me le prouvez,
« Madame, par la franchise et la gracieuseté de
« votre lettre. Elle est si digne, si charmante, elle
« sent tellement sa véritable princesse, que je l'ai
« gardée devant moi sur mon bureau, pour placer
« la vérité à côté de la fable. J'avais juré de ne
« plus aller réciter de vers dans le monde; ma
« santé est faible, et cela ajoute beaucoup à mes
« fatigues du théâtre. Mais le moyen, à une pauvre
« fille comme moi, de vous refuser? vous me croi-
« riez fière!.. Et si je le suis, Madame, c'est de
« vous prouver à quel point j'ai l'honneur d'être
« votre très humble et obéissante servante.

« ADRIENNE. »

ATHÉNAÏS.

Mais voilà une lettre du meilleur goût... et personne de nous, je pense, n'en écrirait de mieux tournée... *(Prenant la lettre.)* puis-je la garder? Je ne m'étonne plus de la passion de ce pauvre petit d'Argental... le fils!

L'ABBÉ.

Il en perd la tête!

LA PRINCESSE.

C'est un mal de famille... car le père, que vous connaissez, avec sa perruque de l'autre règne et sa figure de l'autre monde, s'étant rendu chez Adrienne pour lui ordonner de restituer l'esprit de son fils, y a perdu lui-même le peu qui lui restait...

ATHÉNAÏS.

C'est admirable!

L'ABBÉ.

Et l'histoire du coadjuteur?

LE PRINCE.

Il y a une histoire de coadjuteur?

L'ABBÉ.

Qui, trouvant dans une mansarde, au chevet d'une pauvre malade, une jeune dame charmante, lui donna le bras pour descendre les six étages... et, comme il pleuvait à verse... la força malgré elle à monter dans sa voiture épiscopale, et traversa ainsi tout Paris, conduisant qui?.. mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS.

C'était elle!

L'ABBÉ.

De là, le bruit qu'il avait voulu l'enlever... Le saint homme était furieux et a juré de lancer sur elle les foudres de l'église à la première occasion! aussi, qu'elle ne s'avise pas de mourir!

ATHÉNAÏS.

Elle n'en a pas envie, je l'espère. (*Se levant, ainsi que la princesse.*) Ainsi, à demain soir! je m'invite... pour la voir, pour l'entendre.

LA PRINCESSE.

Vous viendrez? nous allons, comme vous, adorer mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS.

Adieu, chère princesse, je m'en vais. (*Tout le monde la reconduit. Elle fait quelques pas pour sortir, s'arrête et revient* *.) A propos, savez-vous la nouvelle?

LA PRINCESSE.

Eh! mon Dieu non! je n'ai à moi que l'abbé, qui ne sait jamais rien!

ATHÉNAÏS.

Ce jeune étranger au service de France, que l'hiver dernier toutes les dames se disputaient... ce jeune fils du roi de Pologne et de la comtesse de Kœnismarck.

LA PRINCESSE, *avec émotion.*

Maurice de Saxe!

* Les acteurs en redescendant le théâtre se trouvent placés dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Athénaïs, le prince.

ATHÉNAÏS.

Est de retour à Paris!

L'ABBÉ.

Permettez? le bruit en a couru, mais cela n'est pas!

ATHÉNAÏS.

Cela est! je le sais par mon petit-cousin, Florestan de Belle-Isle, qui l'avait accompagné dans son expédition de Courlande... ce qui était même bien inquiétant, bien effrayant... (*Vivement.*) pour M. le duc d'Aumont, mon mari... et pour moi, mais enfin il est à Paris depuis ce matin... Je l'ai vu, et il revenait, m'a-t-il dit, avec son jeune général...

LA PRINCESSE.

Qui, à ce qu'il paraît, n'avoue pas son retour.

L'ABBÉ.

A cause de ses dettes... il en a tant! Il doit seulement, à ma connaissance, soixante-dix mille livres à un Suédois, le comte de Kalkreutz, qui, l'année dernière déjà, aurait pu le faire arrêter et qui y a renoncé, parce que où il n'y a rien...

LE PRINCE.

Le roi perd ses droits!

ATHÉNAÏS.

L'abbé ne l'aime pas et lui en veut parce que, l'année dernière, il lui faisait du tort dans son état de conquérant... jalousie de métier.

L'ABBÉ.

C'est ce qui vous trompe, duchesse. Je l'aime beaucoup, car, avec lui, c'est chaque jour une aventure nouvelle, un scandale nouveau, qui rajeunit mon répertoire... cela vous plaît, Mesdames!

ATHÉNAÏS.

Fi, l'abbé!

L'ABBÉ.

Vous aimez l'extraordinaire, et chez lui tout est bizarre. D'abord, on l'appelle Arminius! comment peut-on se nommer Arminius?

LE PRINCE.

C'est un nom saxon... tous les savants vous le diront.

L'ABBÉ

Et puis, un autre talisman, il a l'honneur d'être bâtard, bâtard de roi.

LE PRINCE.

C'est une chance de succès!

L'ABBÉ.

C'est à cela qu'il doit sa renommée naissante.

ATHÉNAÏS.

Non pas, mais à son courage, à son audace! A treize ans, il se battait à Malplaquet sous le prince Eugène, à quatorze ans, sous Pierre-le-Grand, à Stralsund... c'est Florestan qui m'a raconté tout cela.

L'ABBÉ.

Il a oublié, j'en suis sûr, son plus bel exploit...

au siége de Lille, il a enlevé, il n'avait pas douze ans... il a enlevé...

ATHÉNAÏS

Une redoute!

L'ABBÉ.

Non, une jeune fille nommée Rosette

ATHÉNAÏS, *avec admiration.*

A douze ans!

L'ABBÉ.

Et quand on commence ainsi, vous jugez...

ATHÉNAÏS.

Eh bien! vous le jugez très mal, car dans cette dernière expédition que l'on dit fabuleuse et où il vient de se faire nommer duc de Courlande, l'héritière du trône des czars, la fille de l'impératrice, avait conçu pour lui une affection qui ne tendait à rien moins qu'à le faire un jour empereur de Russie.

LA PRINCESSE.

Et, sans doute, ébloui d'une conquête aussi brillante, Maurice aura tout employé...

ATHÉNAÏS.

Je l'aurais cru comme vous! Pas du tout, Florestan m'a raconté qu'il n'avait rien fait de ce fallait pour réussir... au contraire, il a laissé voir franchement à la princesse moscovite qu'il avait au fond du cœur une passion parisienne...

LA PRINCESSE, *avec émotion.*

En vérité!

ATHÉNAÏS.

Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas toujours croire les abbés... Adieu, princesse.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le comte Maurice de Saxe!

ATHÉNAÏS.

Ah! il est dit que je ne m'en irai pas aujourd'hui.. je reste!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE

L'ABBÉ.

Salut au souverain de Courlande!

LE PRINCE.

Salut au conquérant!

ATHÉNAÏS.

Salut au futur empereur!

MAURICE, *gaiement*

Eh! mon Dieu oui, Mesdames, duc sans duché, général sans armée, et empereur sans sujets, voilà ma position!

LE PRINCE.

Les états de Courlande ne vous ont-ils donc pas choisi pour maître?

MAURICE.

Certainement! nommé par la diète, proclamé par le peuple, j'ai en poche mon diplôme de souverain. Mais la Russie me défendait d'accepter, sous peine du canon moscovite, et mon père, le roi de Pologne, qui craint la guerre avec ses voisins, m'ordonnait de refuser, sous peine de sa colère.

LA PRINCESSE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

MAURICE.

J'ai répondu à l'impératrice par un appel aux armes de toute la noblesse courlandaise, et j'ai écrit à mon père qu'avant d'être élu souverain, j'étais officier du roi de France; que dans les armées de Sa Majesté très chrétienne je n'avais pas appris à reculer, et que j'irais en avant.

ATHÉNAÏS.

A merveille!

L'ABBÉ.

Il n'y avait rien à répliquer.

MAURICE.

Aussi, faute de bonnes raisons, mon père me mit au ban de l'empire, l'impératrice mit ma tête à prix, et son général, le prince Menzicoff entra, sans déclaration de guerre, à Mittau, pour m'enlever par surprise dans mon palais. Il avait avec lui dix-huit cents Russes, et moi, pas un soldat!

L'ABBÉ, *riant.*

Il fallut bien se rendre!

MAURICE.

Non pas.

LA PRINCESSE.

Vous avez osé vous défendre?

MAURICE.

A la Charles XII. Ah! m'écriais-je, comme le roi de Suède à Bender, en voyant luire autour de mon palais les torches et les fusils, ah! l'incendie et les balles! Cela me va!.. Je rassemble quelques gentilshommes français qui m'avaient accompagné, le brave Florestan de Belle-Isle.

ATHÉNAÏS, *vivement.*

Mon petit cousin... vous en êtes content, Monsieur le comte?

MAURICE.

Très content, duchesse, il se bat comme un enragé. Avec lui, les gens de ma maison, mon secrétaire, mon cuisinier, six hommes d'écurie... et une jeune marchande courlandaise qui se trouvait là.

L'ABBÉ.

Toujours des femmes! il a une manière de faire la guerre...

MAURICE.

Qui vous irait, n'est-ce pas, l'abbé? Nous étions en tout soixante!

LE PRINCE.

Un contre vingt!

* Les acteurs qui ont remonté le théâtre, le redescendent dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Maurice, Athénaïs, le prince.

MAURICE.

Ne craignez rien, la différence diminuera bientôt. Les portes bien barricadées avec tous les meubles dorés du palais... je place mes gens aux fenêtres avec leurs mousquets et ma jeune marchande avec une chaudière...

L'ABBÉ.

Nous l'aviez enrégimentée aussi?

MAURICE.

Sans doute. Un feu de mousqueterie dont tous les coups portaient dans la masse des assiégeants qui, après une perte de cent vingt hommes, se décidèrent enfin à l'assaut... c'est là que je les attendais; sous le pavillon de droite, le seul où l'escalade fût possible, j'avais placé moi-même deux barils de poudre, et au moment où trois cents Cosaques qui l'avaient envahi, hurlaient hourra et victoire... je fis sauter en l'air les vainqueurs avec une moitié du palais.

ATHÉNAÏS.

Et vous?

MAURICE.

Debout sur la brèche au milieu des décombres... appelant aux armes les citoyens de Mittau que l'explosion avait réveillés... Les cloches sonnaient de toutes parts, et Menzicoff effrayé se retira en désordre sur son corps principal .. Ah! si j'avais pu les poursuivre, si j'avais eu deux régiments français... un seulement! C'est là ce qui me manque et ce que je viens chercher.

LA PRINCESSE.

Tel est le but de votre voyage?

MAURICE.

Oui, Madame! Que le cardinal de Fleury m'accorde, à moi, officier du roi de France, quelques escadrons de houzards... le nombre ne me fait rien, la qualité me suffit, et par Arminius, mon patron, j'espère, l'année prochaine, Mesdames, vous recevoir et vous traiter dans la royale demeure des ducs de Courlande.

LA PRINCESSE.

En attendant, vous nous permettrez de vous faire les honneurs de notre hôtel.

LE PRINCE.

Je l'invite pour demain à notre soirée. (*Maurice s'incline.*)

ATHÉNAÏS.

Vous me donnerez la main ; je serai fière d'avoir pour cavalier le vainqueur de Menzicoff. (*Souriant.*) Et puis l'on vous réserve ici un plaisir de roi.

MAURICE.

Je serai avec vous, duchesse.

ATHÉNAÏS.

Vous entendrez mademoiselle Lecouvreur. (*Mouvement de Maurice.*) La connaissez-vous, Monsieur le comte?

MAURICE, *avec réserve.*

Oui, un peu... lors de mon dernier voyage.

ATHÉNAÏS.

C'est admirable. Elle a amené toute une révolution dans la tragédie... elle y est simple et naturelle, elle parle.

LA PRINCESSE.

Le beau mérite!

ATHÉNAÏS, *à Maurice.*

Je vous préviens que madame de Bouillon ne partage pas mon enthousiasme, elle est passionnée pour mademoiselle Duclos, dont la déclamation emphatique n'est qu'un chant continuel.

LA PRINCESSE.

C'est la vraie tragédie.

L'ABBÉ.

Certainement! les poètes disent tous : Je chante... Je chante...

LE PRINCE.

Arma virum que cano...

LA PRINCESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

L'ABBÉ.

C'est de l'Horace ou du Virgile.

ATHÉNAÏS.

Ah! l'abbé, vous devenez pédant!

LA PRINCESSE.

Donc plus la tragédie est *chantée*... mieux cela vaut.

L'ABBÉ.

C'est sans réplique.



ATHÉNAÏS.

Eh bien! moi, je m'en rapporte à Monsieur le comte?

LA PRINCESSE.

Je ne demande pas mieux, qu'il prononce!

MAURICE.

Moi, Mesdames! je serais un juge bien peu compétent. Un soldat qui ne sait que se battre... un étranger qui connaît à peine votre langue.

ATHÉNAÏS.

Laissez donc! on prétend que vous vous formez... que vous faites des progrès étonnants, que vous étudiez nos bons auteurs. (*A la princesse.*) Oui, vraiment, dans la dernière campagne, Florestan l'a surpris sous sa tente, récitant seul des vers de Racine ou de Corneille.

LA PRINCESSE, *riant.*

C'est fabuleux.

ATHÉNAÏS, *poussant un cri.*

Ah! mon Dieu! deux heures, et mon mari, M. le duc d'Aumont qui m'attend pour aller à Versailles.

LE PRINCE.

Depuis quelle heure?

ATHÉNAÏS.

Depuis midi.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas trop.

ATHÉNAÏS.

Venez-vous avec nous, l'abbé? Nous avons une place à vous offrir.

LE PRINCE, *retenant l'abbé par la main.*

Non !.. je le garde !.. j'ai à lui lire ce matin la moitié du dernier volume de mon traité...

L'ABBÉ, *bas à la princesse d'un air misérable*

Vous l'entendez ?..

LE PRINCE.

Impossible de remettre... l'imprimeur attend... et je l'emmène dans mon cabinet !

ATHÉNAÏS.

Pauvre abbé !.. Adieu, Messieurs ! (*A la princesse.*) Adieu, ma toute belle, à demain ! (*Athénaïs sort par le fond, l'abbé et le prince par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

MAURICE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *après avoir attendu que toutes les portes fussent refermées se rapprochant vivement de Maurice*)

Enfin donc on vous revoit ! Depuis deux mois, pas une seule ligne de vous; c'est par la duchesse d'Aumont que j'ai appris votre retour et j'ai cru que je ne recevrais pas votre visite.

MAURICE.

Ma première a été pour vous, Princesse... arrivé cette nuit..

LA PRINCESSE.

Vous n'avez vu de la matinée personne encore ?..

MAURICE.

Que le secrétaire d'État au département de la guerre... (*Ayant l'air de chercher.*) Le cardinal-ministre... et le premier commis qui tous, du reste, m'ont assez mal acceuilli et m'ont donné peu d'espoir !

LA PRINCESSE.

D'autres vous ont dédommagé ?

MAURICE.

Que voulez-vous dire ?

LA PRINCESSE, *qui depuis le commencement de la scène a tenu les yeux fixés sur un bouquet que Maurice porte à la boutonnière de son habit.*

Je ne m'imagine pas que ce soit le secrétaire d'État ou le cardinal-ministre qui vous ait donné ce bouquet de roses.

MAURICE, *avec embarras.*

C'est vrai !.. je n'y pensais plus ! vous voyez tout !

LA PRINCESSE.

De qui vous viennent ces fleurs ?

MAURICE, *riant.*

De qui ?.. eh ! mais, d'une petite bouquetière... fort jolie, ma foi... que j'ai rencontrée presque aux portes de votre hôtel et qui m'a supplié si vivement de le lui acheter...

LA PRINCESSE.

Que vous avez pensé à moi...

MAURICE, *vivement.*

Oui, princesse !

LA PRINCESSE.

Quel aimable souvenir !.. j'accepte, Monsieur le comte, j'accepte...

MAURICE, *avec embarras le lui présentant.*

Vous êtes trop bonne !.

LA PRINCESSE, *à voix haute et feignant de l'admirer.*

Il est charmant !.. L'essentiel, en ce moment, quoique peut-être vous méritiez peu qu'on s'occupe de vous... est de songer à vos intérêts... vous dites que le cardinal-ministre... vous a mal accueilli...

MAURICE.

Fort mal.

LA PRINCESSE.

Je verrai a faire changer ses dispositions... on vous accordera vos deux régiments.

MAURICE.

S'il était vrai !..

LA PRINCESSE.

J'irai à Versailles.... et pour vous tenir au courant de ce que j'aurai fait, de ce que j'aurai appris.

MAURICE.

Je viendrai ici...

LA PRINCESSE.

Ici... non ! la foule des curieux et des importuns, sans compter mon mari, ne me laisse pas un instant de liberté... Mais écoutez-moi : M. le prince de Bouillon a acheté pour la Duclos une petite maison charmante, délicieuse, près de la Grange-Batelière... à deux pas de l'enceinte de Paris... j'en puis disposer... c'est là seulement que je vous recevrai.

MAURICE.

Dans cette maison qui appartient...

LA PRINCESSE.

A mon mari... raison de plus ! chez lui, c'est chez moi...

MAURICE, *gaiement.*

En vérité, Princesse, il n'y a que vous pour de telles combinaisons !

LA PRINCESSE.

Oui, c'est assez ingénieux... Quand ce sera possible et nécessaire, c'est mademoiselle Duclos elle-même qui vous en préviendra en vous écrivant, jamais moi !

MAURICE, *de même.*

Mais ne craignez-vous pas ?..

LA PRINCESSE.

Rien !.. la Duclos m'est dévouée... son sort est dans mes mains...

MAURICE.

Je comprends... mais moi... (*A part.*) Accepter quand j'en aime une autre... non, mieux vaut tout lui dire... (*Haut.*) Je ne sais, Princesse, comment vous remercier de votre générosité, de votre dévoûment...

LA PRINCESSE *.

En acceptant!.. Silence! on vient!.. qu'est-ce? *(Se retournant avec impatience.)* Rien... c'est l'abbé...

MAURICE, *salue respectueusement la Princesse et sort par le fond; à part.*

Plus tard! plus tard!

SCENE V.

LA PRINCESSE, *qui est remontée avec Maurice jusqu'au fond du théâtre,* L'ABBÉ, *se jetant dans un fauteuil à droite.*

L'ABBÉ.

Soixante pages de chimie! *(Il tire de sa poche un flacon de sels qu'il respire à plusieurs reprises.)*

LA PRINCESSE, *redescendant le théâtre en rêvant et en regardant le bouquet.*

Une bouquetière qui attache ses fleurs avec des cordons soie et or!.. Cet embarras... cette froideur.. sont de quelqu'un qui n'aime plus!.. cela peut arriver à tout le monde... mais si cette passion, qui lui a fait dédaigner la fille du czar... était, non pas pour moi, mais pour une autre!.. une rivale! une rivale préférée!... Je m'emporte!... non... non .. sans me mettre en avant, sans me compromettre... je le saurai! *(Elle redescend toujours le théâtre vers le fauteuil où l'abbé est assis et s'assied dans une chaise à côté de lui.)*

L'ABBÉ, *respirant un flacon.*

Soixante pages de chimie! c'est au-dessus de mes forces! je donne ma démission! je renonce à mon emploi d'ami de la maison... *(Regardant la princesse.)* Puisqu'il n'y a décidément ni avancement, ni indemnité à obtenir...

LA PRINCESSE, *à part.*

Et pourquoi donc, l'abbé?...

L'ABBÉ.

Que voulez-vous dire?..

LA PRINCESSE, *à demi-voix.*

Écoutez-moi vite!.. Une amie à moi... une amie intime...

L'ABBÉ.

La duchesse d'Aumont?

LA PRINCESSE.

Peut-être!... je ne nomme personne... désire, avec ardeur... avec passion... enfin... comme nous désirons, nous autres femmes... désire découvrir un secret que l'on cache avec soin.

L'ABBÉ.

Lequel?

LA PRINCESSE.

Quelle est la beauté mystérieuse... inconnue... qu'adore en ce moment Maurice de Saxe?.. car il y en a une! Vous, l'abbé, qui savez tout... qui, par état, devez tout savoir...

* Maurice, la princesse, l'abbé, *qui vient d'entrer par la porte, à droite.*

L'ABBÉ.

Certainement!

LA PRINCESSE.

J'ai pensé que vous pourriez nous rendre ce service.

L'ABBÉ.

C'est très difficile!

LA PRINCESSE.

Voilà un mot que je n'admets pas!

L'ABBÉ.

Pour moi surtout... qui, dans ce moment, n'ai pas de chance et ne suis pas heureux...

LA PRINCESSE.

Le bonheur dépend souvent de bien jouer... Les heureux sont les habiles...

L'ABBÉ.

Et si j'étais assez habile... pour découvrir ce secret...

LA PRINCESSE.

Je pourrais peut-être, à mon tour... vous en confier un... auquel vous paraissiez tenir...

L'ABBÉ, *avec joie.*

O Ciel! est-il possible!

LA PRINCESSE.

Vous voyez donc bien que vous aviez tort de vous plaindre! Aide-toi, le Ciel t'aidera!... Ce n'est plus de moi... c'est de vous seul que tout dépend... Adieu... adieu!.. *(Elle sort par la porte à gauche.)*

SCÈNE VI.

L'ABBÉ *seul, puis* LE PRINCE.

L'ABBÉ.

L'ai-je bien entendu?

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix!

Mais comment en sortir?.. Le comte de Saxe, qui est la discrétion même, ne me confiera rien... Je ne suis pas son ami... impossible de le trahir. A qui donc m'adresser... pour épier... pour savoir... et pour obtenir la récompense...

LE PRINCE.

Miracle! l'abbé qui réfléchit!

L'ABBÉ.

Oui, sans doute... et sur un problème... qui n'est pas facile à résoudre!...

LE PRINCE.

Un problème!.. cela nous regarde, nous autres savants!

L'ABBÉ, *le regardant en riant.*

Au fait... c'est vrai... cela le regarde... ça l'intéresse... en un sens.

LE PRINCE.

Voyons, l'abbé... voyons... qu'est-ce qui te tourmente?

L'ABBÉ, *amenant le prince au bord du théâtre.*

Il est impossible que Maurice de Saxe, qui est si galant et si à la mode, n'ait pas au moins un amour dans le cœur?

LE PRINCE, *riant.*

Eh bien! qu'est-ce que cela te fait à toi, l'abbé?

L'ABBÉ.

Cela me fait... que pour des raisons inutiles à vous expliquer... des raisons personnelles, de la plus haute importance... je tiendrais à savoir quelle est sa passion actuelle.... la beauté régnante...

LE PRINCE, *avec bonhomie.*

Je te saurai cela!

L'ABBÉ.

Vous!

LE PRINCE.

Moi! dès ce soir...

L'ABBÉ.

Allons donc... ce serait trop original!

LE PRINCE.

Veux-tu parier deux cents louis?

L'ABBÉ.

C'est cher! mais cela vaut ça... pour la rareté du fait. (*Au prince, qui vient de sonner.*) Que faites-vous donc?

LE PRINCE, *à un domestique qui paraît.*

Mes chevaux... (*A l'abbé.*) Veux-tu venir ce soir avec moi à la Comédie-Française?.. la Lecouvreur et la Duclos jouent dans *Bajazet.*

L'ABBÉ.

Volontiers... Mais qu'est-ce que cela fait à notre affaire?..

LE PRINCE.

La Duclos connaît le nom que tu veux savoir...

L'ABBÉ.

En vérité!..

LE PRINCE.

L'autre soir, au moment où j'entrais dans sa loge comme on parlait de Maurice de Saxe... la Duclos disait en riant... je connais une grande dame qu'il adore.... Elle s'est arrêtée en me voyant... Mais tu sens bien que si je le lui demande... elle n'a rien à me refuser... Elle me le dira en confidence... je te le dirai en secret.

L'ABBÉ.

Et c'est par vous que je l'apprendrai... C'est impayable...

LE PRINCE, *riant.*

Impayable? non pas... tu me paieras les deux cents louis du pari... Vivent les abbés!

L'ABBÉ.

Vivent les savants!.. Donnons-nous la main!

LE PRINCE.

Et à la Comédie-Française! (*Ils sortent ensemble en se donnant la main.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le foyer de la Comédie-Française; à gauche du spectateur, deux portes par lesquelles on pénètre sur le théâtre : entre les deux portes, une glace avec des candélabres; au fond, une grande cheminée sur laquelle est un buste de Molière, devant la cheminée, des fauteuils rangés en cercle; à droite, deux portes par lesquelles on va dans la salle : aux deux angles du foyer, les bustes de Racine et de Corneille placés sur des demi-colonnes; au fond, sur la muraille, et des deux côtés de la cheminée, les portraits de Baron, de la Champmeslé, etc. Au lever du rideau, Mademoiselle JOUVENOT, en costume de Zatime, dans *Bajazet*, est devant la glace, à gauche, et met la dernière main à sa coiffure; plus loin, Mademoiselle DANGEVILLE, dans le rôle des *Folies amoureuses*, est assise et cause avec un jeune seigneur, qui est derrière elle appuyé sur son fauteuil; au fond, debout ou assis devant la cheminée, plusieurs des acteurs qui jouent dans *Bajazet* ou *les Folies amoureuses*. MICHONNET au milieu du théâtre, va et vient et répond à tout le monde; à droite du spectateur, et devant une table, QUINAULT, dans le costume du vizir Acomat, et POISSON, en costume de Crispin, jouant une partie d'échecs; d'autres acteurs et actrices se promènent en causant ou en étudiant leurs rôles.

SCENE PREMIERE

MADEMOISELLE JOUVENOT, MADEMOISELLE DANGEVILLE, MICHONNET, QUINAULT, POISSON.

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Michonnet, avez-vous du rouge?

MICHONNET.

Oui, Mademoiselle, là, dans ce tiroir.

POISSON.

Michonnet!

MICHONNET.

Monsieur Poisson!

POISSON.

La recette est-elle belle ce soir?

MICHONNET.

Adrienne et la Duclos jouant ensemble dans *Bajazet* pour la première fois! plus de cinq mille livres!

POISSON.

Diable!

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

Michonnet! A quelle heure commencera la seconde pièce, *les Folies amoureuses!*

MICHONNET.

A huit heures, Mademoiselle...

QUINAULT, *jouant au tric-trac.*

Michonnet!

MICHONNET.

Monsieur Quinault.

QUINAULT.

N'oubliez pas mon poignard.

MICHONNET.

Non... non.... Michonnet!... toujours Michonnet!.. Pas un instant de repos.... et à qui la faute?.. à moi, qui me suis mis sur le pied de tout surveiller.... jusqu'aux accessoires, et qui ne dormirais pas tranquille si je n'avais remis moi-même à Hippolyte son épée et à Cléopâtre son aspic... Distribuer tous les soirs des parures en rubis ou des bourses pleines d'or... et quinze cents livres d'appointements... quelle ironie!.. Si au moins ils m'avaient nommé sociétaire!... cela ne rapporte pas grand'chose, mais on est de la Comédie-Française... On signe : *Michonnet, de la Comédie-Française!* Au lieu de cela : *premier confident tragique* et régisseur général... c'est-à-dire obligé d'écouter les tirades et les ordres de tout le monde...

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Adrienne aura-t-elle ce soir ses diamants?

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

Ceux que lui a donnés la reine?

MADEMOISELLE JOUVENOT.

A ce qu'elle dit!

MICHONNET.

Ces diamants-là lui ont fait bien des ennemis!

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Il n'y a pas de quoi!.. Il est si facile d'avoir des diamants...

MICHONNET, *entre ses dents.*

A vous autres... mais à nous, qui n'avons que nos appointements... ou à celles qui n'ont que leur mérite...

MADEMOISELLE JOUVENOT, *avec fierté.*

Qu'est-ce à dire?..

MICHONNET.

Rien, Mademoiselle, rien!.. (*A part.*) Ah! si tu n'étais pas sociétaire! Si je n'avais pas besoin de toi pour le devenir... comme je te répondrais!.. comme je t'aurais trouvé quelque chose de bien piquant et de bien spirituel!..

QUINAULT, *d'un air important.*

Échec et mat... Vous n'êtes pas de force, mon cher...

POISSON.

Quoi! monsieur Quinault! tu ne me tutoyes plus!..

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

C'est un manque d'égards...

POISSON.

Que voulez-vous! depuis que mademoiselle Quinault, sa sœur et notre camarade, a épousé le duc de Nevers... il se croit duc et pair par alliance... Voyons, dis-le franchement, veux-tu que je t'appelle monseigneur?

QUINAULT.

Il suffit... Commence-t-on?..

MICHONNET.

Ne craignez rien... je vous avertirai... je suis la pendule du foyer.

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Pendule qui jamais ne retarde!

MICHONNET.

C'est vrai!.. le moindre manquement dans le répertoire bouleverse tout mon être, et un jour de clôture est un jour de relâche dans mon existence.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE JOUVENOT, MADEMOISELLE DANGEVILLE *et d'autres dames devant la cheminée du fond;* MICHONNET, *sur le devant du théâtre;* L'ABBÉ, LE PRINCE DE BOUILLON *et plusieurs seigneurs venant de la salle et entrant par la porte à droite;* QUINAULT ET POISSON, *sur le devant, à droite, et remontant, après l'entrée des seigneurs, pour aller causer avec eux.*

MICHONNET.

Allons, encore des étrangers qui viennent dans nos foyers, dans nos coulisses... (*L'abbé, le prince et les seigneurs s'approchent des dames, qui sont près de la cheminée, les saluant et causant avec elles. Reconnaissant et saluant.*) Ah!.. monsieur l'abbé de Chazeuil, monseigneur le prince de Bouillon! (*A part.*) Quand je pense que cet homme-là pourrait, d'un mot, me faire nommer sociétaire... je ne peux pas m'empêcher de le regarder avec respect!.. Quelle bassesse!.. moi, qui blâme ces dames et leurs parures!... (*Le prince, l'abbé, Quinault, Michonnet, descendent sur le devant du théâtre.*)

L'ABBÉ, *s'adressant à Quinault.*

Bonsoir, vizir!.. On dit, monsieur Quinault, que vous serez admirable dans *Bajazet.*

LE PRINCE.

Ainsi que mademoiselle Duclos!

MICHONNET.

Et Adrienne donc!.. sublime!..

QUINAULT.

Oui, ça a fini par la gagner!... (*Souriant.*) Ce n'est pas sans peine! car, sans me vanter, il n'y a pas dans le rôle de Roxane une seule intonation que je ne lui aie donnée...

MICHONNET, *avec colère.*

Par exemple!

QUINAULT, *avec hauteur.*

Qu'est-ce que c'est?

MICHONNET, *s'arrêtant.*

Rien. (*A part.*) Encore un qui est sociétaire... sans cela!... (*Regardant par la porte à droite.*) C'est Adrienne qui descend de sa loge... la voici.

L'ABBÉ.

Oui, vraiment, elle étudie son rôle!

MICHONNET.

Toute seule! (*A part et regardant Quinault.*) et sans Monsieur... c'est étonnant!

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DANGEVILLE, MADEMOISELLE JOUVENOT, *près de la glace à gauche;* LE PRINCE, ADRIENNE, *entrant par la porte à droite et étudiant son rôle;* L'ABBÉ, MICHONNET, QUINAULT.

ADRIENNE, *étudiant.*

Du sultan Amurat je reconnais l'empire.
Sortez! que le sérail soit désormais fermé...

Non, ce n'est pas cela! (*Essayant une autre manière.*)

Sortez! que le sérail soit désormais fermé...
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé!

L'ABBÉ, *qui s'approche d'elle.*

Superbe!

ADRIENNE.

Monsieur l'abbé de Chazeuil!

LE PRINCE.

Eblouissant!

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Vous voulez parler des diamants?

LE PRINCE.

Ceux de la reine! fort beaux en effet! Quand Mademoiselle Lecouvreur voudra s'en défaire, je lui en ai déjà offert soixante mille livres! (*Mademoiselle Jouvenot, Mademoiselle Dangeville remontent vers la cheminée qui est au fond du théâtre. A Adrienne.*) Vous étudiez donc toujours? que cherchez-vous encore?

ADRIENNE.

La vérité.

L'ABBÉ, *regardant Quinault*

Mais vous avez eu des leçons des premiers maîtres.

MICHONNET, *à Quinault, qui veut sortir.*

Restez donc, monsieur Quinault, on ne commence pas encore.

L'ABBÉ, *à Adrienne.*

Pour le rôle de Roxane, par exemple!

ADRIENNE.

Eh! mon Dieu, non, par malheur! (*Apercevant Michonnet.*) Je me trompe, j'allais être ingrate en disant que je n'avais pas eu de maître. Il est un homme de cœur, un ami sincère et difficile, dont les conseils m'ont toujours guidée, dont l'affection m'a toujours soutenue... (*Passant près de Michonnet, à qui elle tend la main.*) Lui*! et je ne suis sûre du succès que quand je lui ai entendu dire: C'est cela! c'est bien cela!

MICHONNET, *à moitié pleurant.*

Ah! Adrienne! vois-tu? ce trait-là... j'étouffe!

L'ABBÉ, *qui est passé près de Michonnet, à l'extrême droite du théâtre.*

Mais, monsieur Michonnet, dites-moi comment, vous qui donnez de si bons conseils, vous êtes...

MICHONNET.

Comment je suis si mauvais, n'est-ce pas, Monsieur l'abbé? je me le suis souvent demandé. Cela tient, je crois, à ce que je ne suis pas sociétaire.

L'ANNONCEUR.

Messieurs et Mesdames, le premier acte va commencer!

QUINAULT, *au fond.*

Et ces dames, qui ne sont pas prêtes!

ADRIENNE, *traversant le théâtre et passant près de la glace à gauche.*

Je le suis.

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *redescendant*

Et moi aussi, quoique je ne joue que dans la seconde pièce!

QUINAULT.

Mais mademoiselle Duclos?

MICHONNET.

Il y a un quart d'heure que je suis entré dans sa loge, où elle écrivait... tout habillée.

LE PRINCE*.

Ah! elle écrivait!

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

En costume! (*A l'abbé, qui lui parle de près.*) Prenez donc garde, l'abbé, vous chiffonnez le mien!

MICHONNET.

Il fallait que ce fût une épître bien pressée!

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *regardant le prince.*

Ou qu'on attendît avec bien de l'impatience.

LE PRINCE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MADEMOISELLE JOUVENOT, *à demi-voix au prince de Bouillon.*

Je vais vous le dire... La femme de chambre de mademoiselle Duclos...

LE PRINCE, *souriant.*

Pénélope?

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Prétendait tout à l'heure, en montrant une lettre, qu'elle avait là un petit billet que Monsieur le prince paierait bien cher.

LE PRINCE.

Moi! le payer!

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Ce qui donnerait à penser qu'il n'était pas pour

* Le prince, l'abbé, Michonnet, le prince *remonte à la cheminée près des dames,* tous les autres acteurs sont groupés auprès de la cheminée du fond, ou se promènent dans le foyer.

* Adrienne, *devant la glace, à gauche,* mademoiselle Jouvenot, le prince, mademsiselle Dangeville, l'abbé, Michonnet, les autres acteurs et actrices, *au fond.*

vous ? Après cela, c'est une supposition... parce que chez nous, en fait d'infidélités... on suppose volontiers... on bavarde, on cause, on invente, et presque toujours cela se rencontre juste.

POISSON, *qui est assis près de la table, à droite.*

Le hasard !..

LE PRINCE, *vivement et à part.*

O ciel ! je cours interroger Pénélope. (*Bas à l'abbé.*) Je vais, l'abbé, m'occuper de notre affaire...

L'ABBÉ.

A merveille... Où vous retrouverai-je ?

LE PRINCE.

Ici... après le troisième acte.

L'ABBÉ.

C'est convenu.

MICHONNET.

Allons, mademoiselle Jouvenot, allons, monsieur Quinault. (*Ces dames sortent par la porte à gauche qui est celle du théâtre.*)

QUINAULT, *que Michonnet presse toujours.*

Me voici... me voici !.. (*Rencontrant l'abbé à la porte à gauche.*) Après vous, Monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Après votre excellence turque ! (*Tous les deux sortent par la porte à gauche.*)

LE PRINCE, *à part, et se dirigeant vers la porte à droite.*

Je me suis toujours défié de cette petite Pénélope... rien que ce nom-là, au théâtre, devait porter malheur. (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, *assise à gauche*, MICHONNET.

MICHONNET, *regardant Adrienne, qui s'est remise à étudier son rôle à voix basse.*

Dire qu'elle a une amitié pareille pour moi, et voilà cinq ans que j'hésite toujours à lui avouer... C'est tout simple... elle est sociétaire... et je ne le suis pas ! elle est jeune, et je ne le suis plus ! Et puis aujourd'hui me semble un mauvais jour... attendons à demain... Il est vrai que demain je serai encore moins jeune... D'ailleurs elle n'aime rien... que la tragédie... (*S'avançant en se donnant du courage.*) Allons !.. (*Avec embarras et s'approchant d'Adrienne.*) Tu étudies ton rôle ?

ADRIENNE.

Oui.

MICHONNET, *avec embarras.*

A propos de rôle... et si ça ne te dérange pas... moi qui depuis si longtemps... fais les confidents, j'aurais bien à mon tour.. quelque chose...

ADRIENNE, *avec intérêt.*

A me confier...

MICHONNET.

Oui, vraiment !.. Tu te rappelles mon grand oncle, l'épicier de la rue Férou ?

ADRIENNE.

Sans doute.

MICHONNET.

Eh bien ! ce pauvre homme vient de mourir.

ADRIENNE.

Ah ! tant pis !

MICHONNET.

Oui, oui, tant pis ! Mais pourtant il me laisse sur son héritage dix bonnes mille livres tournois.

ADRIENNE.

Tant mieux !

MICHONNET.

Pas tant tant mieux !.. parce que moi, qui n'ai jamais eu tant d'argent, je ne sais qu'en faire, et ça me tourmente.

ADRIENNE, *souriant.*

Tant pis, alors...

MICHONNET.

Pas tant... parce que ça m'a donné une idée qui ne me serait peut-être pas venue sans cela... celle de me marier...

ADRIENNE.

Vous avez raison... (*Avec un soupir.*) et si je le pouvais aussi... moi...

MICHONNET, *avec joie.*

Ce ne serait pas loin de ta pensée ?

ADRIENNE.

N'avez-vous pas remarqué qu'ils disent tous, depuis quelque temps : Le talent d'Adrienne est bien changé !

MICHONNET, *vivement.*

C'est vrai !.. il augmente !.. Jamais tu n'as joué Phèdre comme avant-hier.

ADRIENNE, *avec animation et contentement.*

N'est-ce pas ?.. Ce jour-là, je souffrais tant ! j'étais si malheureuse !.. (*Souriant.*) On n'a pas tous les soirs ce bonheur-là !

MICHONNET.

Et d'où cela venait-il !

ADRIENNE.

On parlait d'un combat !.. et pas de nouvelles !.. blessé... tué peut-être !.. Ah ! tout ce qu'il y a dans le cœur de crainte, de douleur, de désespoir, j'ai tout deviné, tout souffert !.. je puis tout exprimer maintenant, surtout la joie... je l'ai revu !

MICHONNET, *hors lui.*

Qu'entends-je, ô ciel !.. tu aimes quelqu'un...

ADRIENNE.

Comment vous le cacher à vous, mon meilleur ami ?

MICHONNET, *cherchant à se remettre.*

Mais... comment cela est-il arrivé ?

ADRIENNE.

C'était à la sortie du bal de l'Opéra ! de jeunes officiers, dont un joyeux souper égarait sans doute la raison, (lequel d'entre eux, sans cela eût osé insulter une femme ? voulaient m'empêcher de regagner ma voiture, lorsqu'un jeune homme que

ADRIENNE.

Ne craignez rien !... Mais vous... ce que vous vouliez me dire... tout-à-l'heure.... de vos idées de mariage?

MICHONNET, *vivement.*

Non, c'est inutile, ce n'est plus le moment... Je te laisse étudier. (*A part.*) Allons, j'ai beau faire, je ne peux pas sortir de mon emploi de confident,.. Et l'héritage de mon oncle, et mes projets... (*Essuyant une larme.*) Ne pensons plus à rien... à rien au monde !.. (*Il fait quelques pas pour sortir par la porte à gauche et revient près d'Adrienne qui vient de traverser le théâtre et repasse à droite.*) Bois une gorgée d'eau en entrant en scène, et surtout n'oublie pas... tu sais... ton... enfin comme tu as dit !.. (*Il sort.*)

SCENE V.

MAURICE, *entrant par la porte à droite et s'avançant au milieu du théâtre;* ADRIENNE *à droite, debout, étudiant et lui tournant le dos.*

ADRIENNE, *à droite, étudiant.*

Mes brigues, mes complots... ma trahison fatale...,
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale !...
Que pour une rivale !...

MAURICE, *se tournant du côté des bustes et des portraits qu'il regarde.*

C'est beau, le foyer de la Comédie-Française... beau de gloire et de souvenirs... Rien qu'en traversant ces longs corridors, où semblent errer tant d'ombres illustres... on sent là comme un certain respect, surtout quand on y vient, comme moi, pour la première fois... Aussi, je l'espère, personne ne m'y connaît... pas même Adrienne..., le mystère est le dernier égard que je doive à madame de Bouillon.

ADRIENNE, *levant les yeux et l'apercevant.*

Maurice !

MAURICE.

Adrienne !

ADRIENNE.

Vous ! ici !

MAURICE.

J'étais arrivé le premier, ou peu s'en faut, pour ne rien perdre de vous !

ADRIENNE.

Miséricorde ! on vous aura pris pour un clerc de procureur !

MAURICE.

Soit ! ceux-là s'y connaissent aussi bien que d'autres ; car, au nom seul d'Adrienne, ils treissaillent et crient : Bravo ! Mais la toile s'était levée, je ne voyais que le grand vizir et son confident.

ADRIENNE.

Patience !

MAURICE.

Je n'en ai pas quand je suis si près et si loin de vous... J'ai aperçu une petite porte par laquelle venait de passer une façon de gentilhomme... Puisqu'il entrait, j'en pouvais faire autant... On ne passe pas! Que demandez-vous ? — Mademoiselle Lecouvreur... J'ai à lui parler... Elle m'attend.

ADRIENNE.

Imprudent !.. me compromettre !

MAURICE.

En quoi ? Parce qu'on n'est pas gentilhomme de la chambre, on n'a pas le droit de vous admirer de près... Il faut, à l'écart, dans un coin de la salle, frémir ou sangloter, sans vous remercier de ce cœur que vous avez fait battre ou de cette tête que vous avez exaltée... Il aurait fallu attendre jusqu'à ce soir pour vous dire : Adrienne, je t'aime !

ADRIENNE, *mettant un doigt sur sa bouche.*

Silence ! (*Lui montrant son costume.*) Roxane va vous entendre ! Mais avant que je vous renvoie, dites-moi bien vite, car à peine ce matin ai-je pu vous entrevoir... Avez-vous fait de bien belles actions?.. me rapportez-vous quelque beau trait bien héroïque ?

MAURICE.

Ah ! s'il n'avait tenu qu'à moi !..

ADRIENNE.

Vous êtes trop difficile ! Votre jeune général, le comte de Saxe, dont on dit tant de bien, et que je voudrais bien voir, est-il satisfait de vous, Monsieur ?

MAURICE.

Oh ! le comte de Saxe est plus difficile encore que moi... Mais enfin je ne l'ai pas quitté et j'ai été blessé !

ADRIENNE.

Près de lui !

MAURICE.

Très près.

ADRIENNE.

C'est bien ! l'idée seule de vous savoir blessé me fait frémir, et cependant il me semble qu'en suivant les périls, vous suivez votre route; que les chemins qui s'élèvent sont les vôtres !... Je vous ai déjà vu l'épée à la main, et quand je vous écoute, quand vous me racontez, en riant, quelqu'une de vos actions de guerre... ne vous moquez pas de mes présages... je devine en vous un grand homme, un héros !

MAURICE.

Enfant !

ADRIENNE.

Oh ! je m'y connais ! je vis au milieu des héros de tous les pays, moi ! Eh bien ! vous avez dans l'accent, dans le coup d'œil, je ne sais quoi qui sent son Rodrigue et son Nicomède... aussi, vous arriverez !

MAURICE.

Vous croyez ?

ADRIENNE.

Vous arriverez !.. je saurai bien t'y forcer.

MAURICE.

Comment?

ADRIENNE.

Je vous vanterai tant le comte de Saxe, votre jeune compatriote, dont toutes ces dames raffolent, qu'il faudra que vous l'égaliez, ne fût-ce que par jalousie!

MAURICE, *souriant.*

Je n'ai pas idée que je sois jamais jaloux de lui!

ADRIENNE.

Présomptueux! mais avez-vous vu le ministre?

MAURICE.

Pas encore, mais je vais lui écrire.

ADRIENNE.

Oh! non, n'écrivez pas!

MAURICE.

Pourquoi?

ADRIENNE.

Parce que, vous savez... l'orthographe...

MAURICE.

Eh bien?

ADRIENNE.

Eh bien! la première lettre de vous que j'ai reçue était bien chaleureuse, bien tendre, et elle m'a touchée profondément, mais en même temps elle m'a fait rire aux larmes... une orthographe d'une invention!

MAURICE.

Qu'importe? je ne veux pas être de l'Académie.

ADRIENNE.

Ce n'est pas cela qui vous en empêcherait. Mais vous savez bien que je me suis chargée de faire votre éducation, mon Sarmate, de vous polir l'esprit...

MAURICE.

Et moi, je n'ai point oublié mes promesses! que de fois, là-bas, j'ai appris des scènes de Corneille!

ADRIENNE, *avec admiration.*

Vous pensiez à Corneille?

MAURICE.

Non pas à lui, mais à vous, qui l'interprétez si bien!

ADRIENNE.

Et ce petit exemplaire de La Fontaine, que je vous avais donné en partant?

MAURICE.

Il ne m'a jamais quitté.. il était là, toujours là... à telles enseignes qu'il m'a sauvé une balle dont il a gardé l'empreinte... voyez plutôt?

ADRIENNE.

Et vous l'avez lu?

MAURICE.

Ma foi, non!

ADRIENNE.

Pas même la fable des deux pigeons, que je vous avais recommandée?

MAURICE.

C'est vrai... mais, pardonnez-moi, ce n'est qu'une fable.

ADRIENNE, *d'un air de reproche.*

Une fable! vous ne voyez là qu'une fable!

(*Récitant.*)

Deux pigeons s'aimaient... (*Avec expression.*) d'amour tendre.

MAURICE.

Comme nous!

ADRIENNE.

L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays!

MAURICE.

Comme moi!

ADRIENNE.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux!
Non pas pour vous, cruel!

MAURICE.

Est-ce qu'il y a cela?

ADRIENNE, *continuant.*

Hélas! dirai-je, il pleut!
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste!

MAURICE, *vivement.*

Le reste! ah! après? après?

ADRIENNE, *souriant.*

Après? (*Avec finesse.*) Ah! cela vous intéresse donc, Monsieur? et si je vous disais les malheurs de celui qui s'éloigne... et plus encore, ingrat, les tourments de celui qui reste...

(*Vivement.*)

Non, non!

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines!
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager!
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau,
Tenez-vous lieu de tout... comptez pour rien le reste.

MAURICE.

Ah! quand c'est vous qui lisez, quelle différence! c'est bien mieux que La Fontaine!

ADRIENNE.

Impie!

MAURICE.

A votre voix, mon cœur s'ouvre, mon intelligence s'élève, tout me devient facile!

ADRIENNE, *souriant.*

Tout!... même l'orthographe!

MAURICE.

A quand ma première leçon?

ADRIENNE.

Ce soir, après le spectacle, venez me chercher. . voici mon entrée.

MAURICE.

Adieu!

ADRIENNE.

Vous allez dans la salle?.. (*Vivement.*) Vous m'écouterez... (*Avec tendresse.*) Tu me regarderas?

MAURICE.

Aux premières, à droite.

ADRIENNE.

Que je vous voie bien! que je vous adresse tous mes vers! je tâcherai d'être belle! oh! oui, je serai belle! (*Elle sort par la première porte à gauche.*)

MAURICE, *sortant par la droite.*

A ce soir!

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE JOUVENOT, LE PRINCE DE BOUILLON, *sortant par la seconde porte à gauche.*

LE PRINCE, *avec agitation.*

Merci, Mademoiselle, merci, je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu!..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *vivement.*

C'était donc vrai!

LE PRINCE, *avec humeur.*

Que trop!..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *riant.*

Voyez le hasard! enchantée de vous avoir été agréable!

LE PRINCE.

Ah! vous appelez cela agréable!.. (*Avec colère.*) Eh bien! oui!.. car je ne désirais qu'une occasion de rompre avec elle.

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Il fallait donc le dire!.. si j'avais su plus tôt que cela vous fît plaisir!..

LE PRINCE, *avec impatience.*

Eh! Mademoiselle!

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE JOUVENOT, *va s'asseoir devant la cheminée du fond et se chauffe les pieds,* LE PRINCE, L'ABBÉ, *entrant vivement par la seconde porte à droite et se retournant avec agitation.*

LE PRINCE, *courant à lui.*

Ah! c'est toi, l'abbé!.. (*S'efforçant de rire.*) Viens donc recevoir mes consolations... ou plutôt me prodiguer les tiennes.

L'ABBÉ

Comment cela?

LE PRINCE.

L'aventure la plus piquante pour nous deux...

L'ABBÉ, *à part.*

Est-ce qu'il s'agit de sa femme?

LE PRINCE.

Pour toi, d'abord... tu sais notre pari de tantôt, ces deux cents louis... au sujet de comte de Saxe.

L'ABBÉ, *vivement.*

Le comte de Saxe... je viens de me rencontrer nez-à-nez avec lui... comme il sortait de ce foyer... il y vient donc?

LE PRINCE, *vivement.*

Preuve de plus!.. et j'aurais, parbleu, bien voulu le voir.

L'ABBÉ.

Nous le trouverons au numéro trois des premières loges.

LE PRINCE.

A merveille! il s'agissait de découvrir sa passion régnante...

L'ABBÉ.

Oui, vraiment...

LE PRINCE.

Je n'ai pas été loin pour cela... (*Montrant mademoiselle Jouvenot.*) Tout m'a si bien secondé qu'il ne te reste plus, mon cher, qu'à t'exécuter.

L'ABBÉ.

Sur le vu des preuves...

LE PRINCE.

C'est bien ainsi que je l'entends... lis d'abord et dis-moi ton avis sur ce billet d'invitation... tiens... (*Le lui donnant.*) Il n'est pas long, mais clair et précis!..

L'ABBÉ, *lisant.*

« Pour des motifs politiques que vous con-
« naissez mieux que personne, on désire vous
« entretenir ce soir à dix heures, dans le plus ri-
« goureux tête-à-tête, en ma petite maison de la
« rue Grange-Batelière, que j'ai fait dernièrement
« meubler! Amour et discrétion! — Signé Con-
« stance! »

LE PRINCE, *avec colère.*

La signature de la perfide Duclos.

L'ABBÉ, *avec étonnement.*

Constance!

LE PRINCE, *avec impatience.*

Eh oui! vraiment! le nom ne fait rien à la chose!.. Je tiens ce billet de Pénélope, sa femme de chambre.

L'ABBÉ.

Qui vous l'a remis?

LE PRINCE.

Ou plutôt vendu à un taux d'autant plus exorbitant...

L'ABBÉ.

Qu'ici ces valeurs-là ne sont pas rares!

LE PRINCE, *qui pendant ce temps a remonté le théâtre, parlant à un domestique.*

Ce billet au numéro trois des premières, sans

dire de quelle part. (*Revenant près de l'abbé* *.) Et maintenant, mon cher abbé, j'ose compter sur toi !..

L'ABBÉ.

Et pourquoi ?

LE PRINCE.

Pour te rendre témoin d'un éclat que je me dois à moi-même ; je veux d'abord ce soir tout briser chez elle.

L'ABBÉ.

C'est du plus mauvais goût pour un abbé et un savant !

LE PRINCE.

Quand la science est trahie !..

L'ABBÉ.

La science doit savoir se taire !.. Le bruit est permis au comte de Saxe... à un soldat, mais à vous, presque parent de la reine... à vous, un homme marié, ce serait un scandale...

LE PRINCE.

On saura toujours l'anecdote... parce qu'ici, au Théâtre-Français... Tiens. (*Montrant mademoiselle Jouvenot qui est à la cheminée.*) Voilà déjà mademoiselle Jouvenot qui n'a encore vu personne, et qui peut-être a déjà trouvé moyen de le dire.

L'ABBÉ.

Prévenez-la... Racontez l'histoire à tout le monde !.. Faites mieux encore ?.. une vengeance digne de vous... Les deux amants n'avaient ils pas résolu de passer cette soirée dans le plus rigoureux tête-à-tête, dans cette petite maison qui vous appartient ?

LE PRINCE.

Je le crois bien ! louée et meublée à mes frais.

L'ABBÉ.

Raison de plus !.. je ferais comme chez moi... un souper galant, délicieux, où j'inviterais ce soir toute la Comédie-Française, toute ces dames.

LE PRINCE, *secouant la tête.*

Un souper galant... délicieux...

L'ABBÉ.

C'est moi qui paie, j'ai perdu le pari

LE PRINCE, *vivement.*

C'est juste !

L'ABBÉ.

Au lieu du tête-à-tête, une surprise... un coup de théâtre, tableau mythologique.

LE PRINCE.

Mars et Vénus.

L'ABBÉ.

Surpris par... (*S'interrompant.*) Ballet-comédie, vengeance en un acte ! Vous, de votre côté, allez faire vos invitations.

LE PRINCE.

Toi, du tien. Le plus grand secret avec la Duclos... et nous aurons ce soir un succès d'enthousiasme. (*On entend un grand bruit de bravos.*) Tiens, nous y sommes déjà.

MICHONNET, *entrant* *.

Eh ! oui, c'est Adrienne ! Entendez-vous, toute la salle applaudit ; Mademoiselle Duclos ne sait déjà plus où elle en est.

LE PRINCE, *applaudissant.*

Bavo ! cela commence.

MICHONNET.

Que dit-il ?

LE PRINCE, *avec colère.*

Bravo !.. bravo !.. bravo, Adrienne ! (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

MICHONNET, *montrant le prince.*

Jusqu'à celui-ci qu'elle a gagné et subjugué... Une preuve pareille de tact et de goût. (*A part.*) Je ne l'en aurais pas cru capable.

SCÈNE VIII.

MICHONNET, *seul, écoutant vers la gauche.*

Ah ! nous voilà au monologue, et maintenant quel silence ! comme elle les tient tous enchaînés à sa parole. (*Comme s'il l'entendait.*) Bien ! bien ! pas si vite, mon Adrienne ! c'est cela ! Ah ! quel accent, comme c'est vrai ! Applaudissez donc, imbéciles !.. (*On applaudit.*) C'est bien heureux !.. divine !.. divine !.. (*Avec jalousie.*) Ah ! elle l'a aperçu, c'est évident, il est dans la salle ! et penser que c'est pour un autre qu'elle joue ainsi ! qu'elle le regarde en ce moment ! qu'elle puise dans ses yeux tout ce génie !.. c'est horrible ! (*Entendant un vers.*) Comme c'est dit... c'est délicieux. . je deviens fou, je ris, je pleure... Je meurs de douleur et de joie ! Oh ! Adrienne, en t'écoutant, j'oublie tout, même ma jalousie, même... (*Cherchant autour de lui.*) Même les accessoires... où donc est la lettre de Zatime ? je la tenais là tout-à-l'heure !.. est-ce que je l'aurais perdue ? Pour la première fois depuis vingt ans, il y aurait erreur ou omission par ma faute... c'est qu'une lettre turque n'est pas comme une autre, cela ne se remet point par la petite poste. (*Il cherche dans la table à droite.*)

SCÈNE IX.

MAURICE, *entrant par la porte de droite et se dirigeant vers la gauche,* MICHONNET, *à la table à droite.*

MAURICE, *au fond.*

Par saint Arminius mon patron, maudit soit le duché de Courlande !

MICHONNET, *cherchant toujours.*

Ah ! dans ce tiroir.

MAURICE, *toujours au fond.*

Manquer à mon rendez-vous avec Adrienne...

* L'abbé, le prince.

* Michonnet, le prince, l'abbé.

jamais!.. et d'un autre côté, ce billet que la Duclos vient de m'envoyer au nom de la princesse... comment m'a-t-elle découvert au fond de cette loge?.. et comment la faire attendre toute la nuit hors de son hôtel, dans cette petite maison où elle ne vient que pour moi, pour mes intérêts, pour cette réponse du cardinal de Fleury, et puis impossible de prévenir madame de Bouillon, tandis qu'Adrienne, cette pauvre Adrienne, si je pouvais lui parler et lui dire... non pas tout... mais l'essentiel. (*Il dirige ses pas vers la gauche.*)

MICHONNET, *toujours à la table, à droite.*

Où allez-vous, Monsieur?

MAURICE.

Je voudrais parler à Mademoiselle Lecouvreur.

MICHONNET, *à part.*

Encore un! et quel air agité! (*Haut.*) Impossible, Monsieur, elle est en scène...

MAURICE.

Quand elle en sortira...

MICHONNET.

Elle n'en sortira plus.

MAURICE, *à part.*

Nouveau contre-temps!.. (*A Michonnet.*) Et veuillez me dire, Monsieur?...

MICHONNET.

Pardon, Monsieur, d'autres devoirs... (*Apercevant Quinault, qui vient de la droite et traverse le théâtre.*) Acomat, mon bon, je veux dire monsieur Quinault, voulez-vous remettre à Zatime sa lettre pour Roxane, sa lettre du quatrième acte.

QUINAULT, *avec fierté.*

Moi!.. Je vous trouve plaisant!.. Pour qui me prenez-vous?

MICHONNET.

Pardon!.. Veuillez dire seulement à mademoiselle Jouvenot de ne pas entrer en scène sans prendre sa lettre, qui est là sur cette table...

QUINAULT.

C'est bon!.. c'est bon!.. on le lui dira. (*Il entre sur le théâtre, à gauche, pendant que Maurice redescend vers la droite.*)

MICHONNET, *se levant de la table, en riant.*

Il n'est pas de bonne humeur, je comprends... Roxane va trop bien! ah! Duclos, qui entre en ce moment... (*S'approchant de la gauche.*) Oui, évertue-toi, pauvre fille... pleure... crie!.. tu aimes mieux chanter?.. chante!.. Tu as beau faire, tu es vaincue!..

MAURICE, *qui s'est assis à droite, près de la table, prend le parchemin que Michonnet vient d'y placer et le déroule avec curiosité.*) Rien d'écrit! Ah! palsambleu! à mon secours les ruses de guerre! (*Il écrit quelques mots au crayon et roule le parchemin, qu'il remet sur la table.*)

MICHONNET, *regardant toujours du côté du théâtre, à gauche.*

Adrienne reprend... elle parle à Bajazet, et sa voix est d'une douceur... Ah! si j'étais sociétaire, je jouerais peut-être les amoureux... On est toujours jeune quand on est sociétaire... Je l'entendrais me dire :

Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime!

MADEMOISELLE JOUVENOT, *sortant vivement de la coulisse, à gauche.*

Eh bien! Michonnet, ma lettre?.. ma lettre pour Roxane, où en est-elle?

MICHONNET.

Là... sur cette table... Est-ce que Quinault ne vous l'a pas dit?

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Eh! non, vraiment!.. Il est si bon camarade!

MAURICE, *présentant à Mademoiselle Jouvenot le parchemin roulé.*

Voici, Mademoiselle.

MADEMOISELLE JOUVENOT, *lui faisant la révérence.*

Merci, Monsieur. (*Le regardant en sortant.*) Voilà un officier qui est fort bien, mais très bien!

MICHONNET.

Eh bien! votre entrée?

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Ah! (*Elle sort par la coulisse à gauche du spectateur.*)

MAURICE, *à part, la suivant des yeux.*

Elle aura mes deux mots de la main même de Zatime... et saura que je ne peux la venir chercher ce s ir... Mais demain!.. demain!.. ô mon grand-duché de Courlande, vous ne valez pas ce que vous me coûtez!.. Allons à la rue Grange-Batelière. (*Il sort par la porte à droite.*)

MICHONNET, *regardant toujours par la gauche.*

Zatime entre en scène... Bon! elle n'a pas la lettre.. Si! elle l'a.. elle la remet à Roxane... Dieu! quel effet!.. elle a tressailli... elle se soutient à peine!.. et son émotion est telle, qu'en lisant le billet, son rouge lui est tombé du visage... C'est admirable!... (*Les applaudissements éclatent avec force.*) Oui, oui... frappez des mains... Bravo! bravo! c'est cela!.. sublime! admirable!

SCÈNE X.

(*Les acteurs entrent vivement par les deux portes de gauche et se rangent dans l'ordre suivant :*)

MADEMOISELLE DANGEVILLE, POISSON, LE PRINCE, L'ABBÉ, QUINAULT, JOUVENOT.

Les autres acteurs et seigneurs vont et viennent au fond, ainsi que Michonnet.

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

Je ne sais pas ce qu'ils ont ce soir; ils applaudissent tous comme des fous.

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Ils se trompent, ma chère... ils se croient déjà aux *Folies amoureuses.*

• L'abbé, Adrienne, le prince.

L'ABBÉ, *entrant.*

C'est superbe!

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

C'est absurde!..

POISSON.

Ça me fait rire...

QUINAULT.

Ça me fait mal.

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Pauvre homme!

LE PRINCE.

Le fait est que jamais je n'ai rien entendu de plus beau... et je m'y connais!

ADRIENNE, *entrant avec agitation par la gauche, à part.*

Après deux mois d'absence... ah! c'est bien mal!.. Allons, du courage!

LE PRINCE.

Et du plaisir!... Vous êtes des nôtres.

L'ABBÉ.

Je venais l'inviter.

ADRIENNE.

Moi!

L'ABBÉ.

Au joyeux souper où nous avons toute la Comédie-Française... toutes ces dames.

ADRIENNE.

Impossible!

MADEMOISELLE JOUVENOT, *qui est descendue à gauche.*

Par fierté?

ADRIENNE, *avec bonté.*

Oh! non... mais je n'ai pas le cœur à la joie.

L'ABBÉ.

Raison de plus pour vous égayer... Un souper charmant! où nous vous offrirons ce qu'il y a de mieux (*Montrant les acteurs.*) dans les arts, (*Montrant le prince.*) à la cour, (*Se montrant lui-même.*) dans le clergé... et dans l'épée... Le jeune comte de Saxe est des nôtres! c'est le héros de la fête!

ADRIENNE, *vivement.*

Lui que je désirais tant connaître!

LE PRINCE.

En vérité!

ADRIENNE.

Une demande que j'avais à lui présenter... un lieutenant dont je voulais faire un capitaine.

L'ABBÉ.

Nous vous plaçons à table à côté de lui... et votre protégé est colonel... au dessert.

ADRIENNE.

Ah! ce serait bien tentant... Mais la tragédie finira tard... je serai fatiguée... Je n'ai pas de cavalier...

L'ABBÉ ET LE PRINCE, *présentant la main.*

En voici!

ADRIENNE.

Je n'en veux pas!

LE PRINCE, *vivement.*

Eh bien, vous viendrez seule; vous connaissez la petite maison... de la Duclos...

ADRIENNE.

Ma voisine!.. ce beau jardin...

LE PRINCE.

Dont le mur fait face au vôtre! Voici la clé de la rue... quelques pas seulement...

ADRIENNE.

C'est quelque chose...

L'ABBÉ, *vivement.*

Vous acceptez?

ADRIENNE.

Je n'ai pas dit cela!

LE PRINCE.

Monsieur Michonnet sera aussi des nôtres...

MICHONNET.

Comment donc, monsieur le prince, dès que mon spectacle de demain sera fait... (*A part, regardant Adrienne.*) Passer toute la soirée avec elle...

ADRIENNE, *à part.*

Oui! je m'occuperai encore de lui, l'ingrat!.. ce sera là ma vengeance!

L'AVERTISSEUR, *en dehors.*

Le cinquième acte qui commence.

ADRIENNE.

Adieu, adieu, Messieurs. (*Elle sort par la gauche.*)

MICHONNET.

Allons, Messieurs... allons, Mesdames...

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *à l'abbé.*

Un mot seulement, l'abbé. Pourrais-je, pour me donner la main, amener quelqu'un?...

L'ABBÉ, *riant.*

Le prince de Guéménée?

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

Du tout.

L'ABBÉ, *de même.*

Un autre?

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

Fi donc! un tête-à-tête! Pour qui me prenez-vous?.. J'en amènerai deux...

L'ABBÉ, *riant.*

A merveille!..

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Et notre toilette pour ce soir... et nos voitures, où seront-elles?

L'ABBÉ.

On songera à tout... et de plus on vous promet... ce qu'on ne vous a pas dit... une surprise, un secret...

MESDEMOISELLES JOUVENOT, DANGEVILLE ET TOUTES LES AUTRES ACTRICES, *accourant et entourant l'abbé.*

Ah! qu'est-ce donc... qu'est-ce donc?

L'ABBÉ.

Je ne puis rien dire... vous verrez... vous saurez...

MAURICE.

Mes régiments français?

LA PRINCESSE.

Oui.

MAURICE, *gaiement.*

Je ne les paierai pas! si ce n'est après la victoire! Et jusque-là, soyez tranquille, je les conduirai.. ils se feront tuer pour moi... à crédit!

LA PRINCESSE.

Très bien! Une autre chose encore... est-il vrai que vous ayez des dettes? que vous deviez soixante-dix mille livres au comte de Kalkreutz, un Suédois, qui, en vertu d'une lettre de change, peut vous faire appréhender au corps?

MAURICE.

Pourquoi cette demande?

LA PRINCESSE.

Parce qu'un grand danger vous menace; l'ambassadeur russe a chargé Messieurs de la police de ne pas vous perdre de vue.

MAURICE.

Voilà donc pourquoi l'on m'a suivi ce soir... je suis fâché alors de n'avoir pas coupé les oreilles!..

LA PRINCESSE.

A ces espions?.. Mais leurs oreilles, c'est leur place! des pères de famille peut-être! Fi donc!.. Mais ce n'est pas tout, l'ambassadeur moscovite veut également découvrir à tout prix ce monsieur de Kalkreutz qui doit être à Paris.

MAURICE.

Et pourquoi?

LA PRINCESSE.

Pour lui acheter sa créance, se mettre en son lieu et place, et vous faire jeter en prison.

MAURICE.

Une belle vengeance.

LA PRINCESSE.

Mieux que cela, un coup de maître; car, vous prisonnier, la Courlande dont le souverain est en gage, est livrée aux intrigues de la Russie, les conjurés n'ont plus de chef, les troupes se dispersent.

MAURICE.

C'est ma foi vrai!.. que faire?

LA PRINCESSE.

J'y ai déjà pensé... J'ai obtenu de M. le lieutenant de police qui me doit sa place, que s'il découvrait la demeure de M. de Kalkreutz, on m'en donnerait d'abord avis à moi, qui vous en préviendrai... Alors, vous irez trouver M. de Kalkreutz...

MAURICE.

Pour me battre avec lui.

LA PRINCESSE.

Non, mais pour prendre des arrangements. Le plus simple de tout, serait de le payer.

MAURICE.

Et comment? je n'ai pas soixante-dix mille livres disponibles.

LA PRINCESSE, *avec affection.*

Hélas! ni moi non plus!

MAURICE.

Et d'ailleurs, je n'accepterais pas. Il n'y a donc qu'un moyen qui me convienne.

LA PRINCESSE.

Lequel?

MAURICE.

Laissant la Moscovie, la Suède et la police s'enlacer mutuellement dans leurs intrigues auxquelles je n'entends rien, je pars demain.

LA PRINCESSE.

Vous partez?..

MAURICE.

Ce n'était pas mon dessein, mais une partie de mes recrues est déjà disséminée sur la frontière, et vos huissiers n'auront pas beau jeu contre mes houlans; c'est là que j'irai me réfugier! le brevet que vous m'avez obtenu, double les droits de mes sergents-recruteurs qui enrôlaient déjà sans permission, jugez maintenant, avec autorisation et privilége du roi!.. Nous allons lever en masse toute la frontière... Je sais bien qu'à Versailles et ailleurs il y aura du bruit, des réclamations, l'ordre de suspendre... Je vais toujours! Des notes diplomatiques?.. j'intercepte... des courriers?.. je les enrôle dans ma cavalerie, et lorsqu'enfin les chancelleries européennes seront en mesure d'échanger des protocoles, la Courlande sera envahie, et les Tartares de Menzikoff dispersés par les escadrons français, voilà mon plan.

LA PRINCESSE.

Il n'a pas le sens commun.

MAURICE.

Permettez? s'il s'agissait de l'ordonnance d'une fête ou d'un quadrille de bal, je demanderais vos conseils, mais dès qu'il s'agit de cavalerie et de manœuvres, je prends tout sur moi, cela me regarde.

LA PRINCESSE, *s'animant.*

Non, à peine arrivé, vous ne quitterez pas Paris! C'est bien le moins que vous y restiez quelques jours encore, que votre présence et votre affection me dédommagent enfin de ce que j'ai fait pour vous et des jours que je vous ai consacrés.

MAURICE.

Princesse, entendons-nous? Je n'ai jamais été ingrat, et dans ce moment où je vous dois tant, manquer de franchise, serait manquer de reconnaissance; ce matin déjà, car moi je ne sais pas tromper... je voulais tout vous dire et vous avouer...

LA PRINCESSE.

Que vous en aimez une autre!

MAURICE, *vivement.*

Qui ne vous vaut pas, peut-être?

LA PRINCESSE, *en cherchant à se modérer.*

Et quelle est-elle?.. (*Avec explosion.*) Quelle

est-elle?.. Répondez... car vous ne savez pas ce dont je suis capable.

MAURICE.

C'est justement pour cela que je ne veux pas vous la nommer. (*D'un ton conciliant.*) Mais au lieu d'emportement et de menaces, pourquoi ne pas se parler de franche amitié, pourquoi surtout ne pas se dire loyalement la vérité? Jamais je n'ai vu de femme plus aimable que vous, plus séduisante, plus irrésistible, et pourquoi? C'est que vos chaînes ne semblaient tressées que de fleurs, c'est que gracieuses et légères, elles retenaient un heureux et non pas un captif... c'est que toujours prête à les briser, votre main coquette ne craignait pas d'en détacher parfois quelques feuilles.

LA PRINCESSE.

Maurice!

MAURICE.

J'ai juré de tout dire. C'est sous l'empire d'un pareil traité, que le plaisir un jour nous a souri, car ni vous ni moi, n'avions pris au sérieux un semblable sentiment, et nos liens volontaires ont eu d'autant plus de durée que chacun de nous s'était réservé le droit de les rompre; le reproche est donc injuste; où il n'y eut point de serment, il n'y a point de parjure. (*Avec chaleur.*) Il y en aurait, si je manquais à l'amitié et à la reconnaissance que je vous ai vouées. De ce côté-là, j'en jure par l'honneur, je me crois engagé. Pour le reste, je suis libre.

LA PRINCESSE.

Pas de me trahir, perfide!

MAURICE.

Ah! prenez garde, princesse, je finis toujours par conquérir les libertés que l'on me conteste.

LA PRINCESSE.

C'est ce que nous verrons, et dussé-je vous perdre vous et celle que vous me préférez; dussé-je pour la connaître, tout sacrifier...

MAURICE.

Écoutez donc... ce bruit dans la cour...

LA PRINCESSE.

Un bruit de voiture!

MAURICE.

Est-ce que vous attendez quelqu'un?

LA PRINCESSE.

Eh! non, vraiment... Mademoiselle Duclos qui, seule, peut venir ici, ne s'en aviserait pas, sachant que nous devions nous y trouver.

MAURICE, *à la princesse, qui s'approche de la croisée, à droite.*

Voyez donc... par la fenêtre du jardin, vous qui connaissez cette maison...

LA PRINCESSE *, *redescendant vivement.*

O Ciel! c'est mon mari!

MAURICE.

Que dites-vous?

* Maurice, la princesse.

LA PRINCESSE.

Le prince de Bouillon, j'en suis sûre.... je l'ai vu, descendant de voiture!

MAURICE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LA PRINCESSE.

Je l'ignore... Mais il n'est pas seul, d'autres personnes l'accompagnent, que la nuit ne m'a pas permis de distinguer...

MAURICE.

Je les entends!.. elles montent cet escalier!

LA PRINCESSE.

C'est fait de moi!

MAURICE, *remontant vers le fond.*

Non, tant que je serai près de vous.

LA PRINCESSE *.

Il ne s'agit pas de me défendre, mais d'empêcher que je sois vue dans cette maison!.. Si le prince, si quelqu'un au monde se doute que j'y ai mis les pieds... je suis perdue de réputation!

MAURICE.

C'est vrai!

LA PRINCESSE.

Ils viennent.... (*Montrant la porte à droite.*) Ah! de ce côté...

MAURICE.

Où cela conduit-il?

LA PRINCESSE, *traversant le théâtre et s'élançant dans le cabinet à droite.*

A un petit boudoir!

SCENE III.

L'ABBÉ, LE PRINCE, *entrant par le fond;* MAURICE.

LE PRINCE, *apercevant la porte à droite qui vient de se fermer.*

Ah! l'on vous y prend, mon cher...

MAURICE, *avec trouble.*

Vous ici, Messieurs?..

LE PRINCE, *riant.*

J'ai vu la dame, je l'ai vue!

MAURICE.

C'est une plaisanterie, sans doute!

LE PRINCE.

Non, parbleu!.. la robe blanche flottante... qui disparaissait... Voici donc la Saxe aux prises avec la France...

MAURICE.

Qu'est-ce que cela signifie?

L'ABBÉ.

Que nous sommes au fait, mon cher comte.

LE PRINCE, *gaiement.*

Et que cela ne se passera pas à huis clos, il nous faut de l'éclat et du scandale. (*Frappant sur l'épaule de l'abbé.*) Nous ne sommes pas des abbés pour rien... n'est-il pas vrai?

* La princesse, Maurice.

droite qui était ouverte et qu'il referme; l'abbé est remonté au fond à gauche, vers la table sur laquelle il place son chapeau et ses gants. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : l'abbé, Adrienne, Maurice, le prince.)

MAURICE, *à part.*

C'est elle!

ADRIENNE, *le regardant.*

Le comte de Saxe... ce héros... ce n'est pas possible... (*Elle s'avance vers lui.*)

MAURICE, *à voix basse et lui saisissant la main.*

Tais-toi?

ADRIENNE, *poussant un cri de joie et portant la main à son cœur.*

C'est lui!

LE PRINCE, *qui a refermé la fenêtre et qui revient se placer entre eux.*

Eh! mais qu'avez-vous donc.

ADRIENNE.

Une surprise... bien naturelle... monsieur le comte que je croyais n'avoir jamais rencontré m'était connu... mais beaucoup... (*Le regardant avec expression.*) Beaucoup!

L'ABBÉ, *gaiement.*

De vue!..

ADRIENNE, *vivement.*

Non! je lui avais même parlé!

LE PRINCE.

Où donc?

MAURICE, *vivement.*

Au bal de l'Opéra!..

LE PRINCE, *riant.*

Un déguisement.

ADRIENNE.

Monsieur le Comte les aime, les déguisements! je ne le croyais pas!

MAURICE.

J'avais peut-être des raisons!.. et si je vous en faisais juge, Mademoiselle...

L'ABBÉ.

Cela se trouve bien, Adrienne a aussi une demande à vous adresser.

MAURICE.

A moi!

LE PRINCE.

C'est là seulement ce qui l'a décidée à venir avec nous! une pétition à vous présenter en faveur d'un petit lieutenant.

L'ABBÉ.

Dont elle veut faire un capitaine!

MAURICE, *avec émotion.*

En vérité!.. vous, Mademoiselle, vous vouliez...

ADRIENNE.

Oui... mais je n'ose plus...

MAURICE.

Et pourquoi?..

ADRIENNE.

Pauvre officier..., je croyais qu'il n'avait que la cape et l'épée, et peut-être n'a-t-il pas besoin de moi pour faire son chemin.

MAURICE.

Ah! quel qu'il soit, votre protection doit toujours lui porter bonheur!

ADRIENNE.

Je verrai alors... je prendrai des informations, et s'il mérite réellement l'intérêt qu'on lui porte..

LE PRINCE.

Vous aurez le temps de parler de lui à table... nous vous mettrons à côté l'un de l'autre... (*Remontant le théâtre et revenant se placer entre Adrienne et l'abbé*.*) L'abbé, toi, le grand ordonnateur, veille au souper.

L'ABBÉ.

Les fruits et les bouquets, cela me regarde. (*Il sort par la porte du fond à gauche.*)

LE PRINCE.

Moi je me charge d'un soin plus important... je crains que quelque fugitive ne veille nous échapper... avant le souper.

ADRIENNE, *gaiement.*

Ce n'est pas moi, je vous le jure!

LE PRINCE, *souriant.*

Pour plus de sécurité... je vais moi-même donner la consigne, fermer toutes les portes et nul ne sortira avant le jour! (*Il sort, comme l'abbé, par la porte du pan coupé à gauche.*)

MAURICE, *à part, regardant la porte à droite.*

O ciel! que devenir!

SCENE V.

ADRIENNE, MAURICE.

ADRIENNE, *les regardant sortir, puis portant la main à son front.*

Ah! j'en doute encore!.. vous le comte de Saxe! Parlez?.. parlez?.. que je sois bien sûre que c'est lui qui m'aime et que pourtant c'est toujours toi!

MAURICE.

Mon Adrienne!

ADRIENNE, *avec explosion.*

Maurice! mon héros, mon Dieu, vous que j'avais deviné...

MAURICE, *lui faisant signe de se taire.*

Silence!.. (*A part, regardant à droite.*) Ah! quel dommage que l'autre soit là. (*A demi-voix.*) Ce mystère qui cachait notre bonheur est plus que jamais nécessaire.

ADRIENNE, *vivement.*

Ne craignez rien! mon amour est si grand, que l'orgueil lui-même n'y peut rien ajouter. Ne parlait-on pas d'une entreprise nouvelle? de Moscovites que vous vouliez battre? d'un duché de Courlande que vous vouliez conquérir à vous tout

* L'abbé, le prince, Adrienne, Maurice.

ADRIENNE.

Que dites-vous?

MAURICE, *voulant le faire taire.*

Monsieur l'abbé!

L'ABBÉ, *toujours arrangeant des bouquets.*

En tête à tête... Je le sais, et je commets là une indiscrétion, car nous ne devions rien dire avant souper, mais ici, entre amis, je puis vous raconter l'anecdote.

MAURICE.

Et moi, je ne le souffrirai pas!

L'ABBÉ, *terminant un bouquet.*

Vous avez raison, M. le comte la sait mieux que moi, c'est à lui de vous la dire.

MAURICE, *furieux.*

Monsieur!

L'ABBÉ.

Je la gâterais, tandis que le héros lui-même de l'aventure... (*A Adrienne.*) Oserai-je offrir ce bouquet à Melpomène? Ah! mon Dieu! quelle expression dans ses traits! quelle expression tragique! regardez donc vous-même, Monsieur le comte! (*L'abbé retourne vers la table du fond, à gauche*.*)

MICHONNET, *avec effroi.*

Adrienne, qu'as-tu donc?

ADRIENNE, *s'efforçant de sourire.*

Moi? rien, vous le voyez... désolée d'avoir interrompu l'aventure que Monsieur le comte nous promettait...

MAURICE, *passant près d'Adrienne**.*

Et qui ne mérite point votre attention, Mademoiselle, rien n'est plus faux.

L'ABBÉ, *redescendant près d'Adrienne.*

Permettez... je ne dis pas que l'histoire soit neuve, mais elle est vraie.

MAURICE.

Et moi je vous atteste....

L'ABBÉ.

Vous en êtes convenu tout à l'heure devant moi... (*Faisant un pas pour sortir.*) et devant M. le prince, qui va nous la redire...

MAURICE.

C'est inutile!

L'ABBÉ.

C'est juste... ce pauvre prince, c'est assez d'une fois... et si le témoignage de mes yeux vous suffit...

ADRIENNE.

Vous avez vu?..

L'ABBÉ, *se rapprochant de la table à gauche.*

Au moment où nous entrions dans cet appartement, Mademoiselle Duclos s'enfuir... dans celui-ci... (*Montrant la porte à droite.*) où elle est encore.

* L'abbé, Adrienne, Michonnet, Maurice.
** L'abbé, Adrienne, Maurice, Michonnet.

MICHONNET, *à part, au fond du théâtre.*

Celui-ci...

L'ABBÉ, *retournant à la table du fond, à gauche.*

Ce dont vous pouvez vous assurer.

ADRIENNE.

Moi!

(*L'abbé vient de se rasseoir devant la table du fond, à gauche. Adrienne s'élance vers la porte à droite; Maurice, qui s'est placé devant elle, la prend par la main et la ramène au bord du théâtre.*)

MAURICE.

Un mot!

MICHONNET, *qui est resté à droite, près de la porte du cabinet.*

Je vais toujours m'assurer de mon répertoire. (*Il entre doucement dans l'appartement à droite pendant que Maurice et Adrienne redescendent le théâtre.*)

SCENE VII.

L'ABBÉ, *près de la table, à ses bouquets*, ADRIENNE, MAURICE, *sur le devant du théâtre et tournant le dos à l'abbé.*

MAURICE, *rapidement et à voix basse.*

Une intrigue politique que ni l'abbé ni le prince lui-même ne peuvent connaître m'a amené ici cette nuit... (*Geste d'incrédulité d'Adrienne.*) mon avenir en dépend!

ADRIENNE, *d'un air de mépris.*

Et Mademoiselle Duclos...

MAURICE, *de même.*

Elle n'est pas ici!.. et ce n'est pas elle que j'aime... Je le jure sur l'honneur!.. me crois-tu?

ADRIENNE *lève les yeux, le regarde, et, après un instant, lui dit :*

Oui!

MAURICE, *lui serrant la main avec joie.*

C'est bien. Il faut plus encore... il faut empêcher l'abbé d'entrer dans cette chambre ou d'entrevoir la personne qui s'y trouve, pendant que moi... (l'honneur et la loyauté me le commandent) je vais tenter, sans que nul s'en aperçoive, de protéger sa sortie, dussé-je gagner ou étrangler le concierge et faire sauter ses verroux!

ADRIENNE.

Allez! je veillerai.

MAURICE, *avec transport.*

Merci, Adrienne!.. merci! (*Il sort par le fond.*)

SCENE VIII.

L'ABBÉ, *toujours à table, à gauche*; ADRIENNE, *seule sur le devant du théâtre, à droite, puis* MICHONNET.

ADRIENNE.

Sur l'honneur! a-t-il dit... sur l'honneur!

ADRIENNE, *avec hauteur.*

Et moi... je vous protége!

LA PRINCESSE.

Ah! c'en est trop!.. je saurai quels sont vos traits...

ADRIENNE.

Je demasquerai les vôtres...

LE PRINCE, *en dehors.*

Palsembleu! nous connaîtrons la vérité!..

LA PRINCESSE, *à part.*

O ciel!.. la voix de mon mari... et partir quand ma rivale est en mon pouvoir, quand je vais la connaître...

ADRIENNE.

Restez... restez... donc!.. voici des flambeaux!

LA PRINCESSE.

Eh bien! oui... je resterai... non, non... je ne le puis! (*Elle s'élance par le panneau à gauche qu'elle referme et disparaît pendant qu'Adrienne a remonté le théâtre et ouvre la porte du fond. Le prince et l'abbé entrent avec des flambeaux, tandis que deux valets restent au fond en dehors également avec des flambeaux.*)

ADRIENNE, *au prince.*

Venez!.. venez!.. (*Regardant autour d'elle et ne voyant plus personne.*) Grand Dieu!

SCENE XI.

ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LE PRINCE.

Tu es donc sûr, l'abbé, que ce n'est pas la Duclos?..

L'ABBÉ.

Je l'atteste.

LE PRINCE.

Quel bonheur!

L'ABBÉ, *montrant la porte à droite.*

Entrons de ce côté, et pendant que ces dames en bas ne se doutent de rien... (*Ils entrent dans l'appartement à droite au moment ou l'on voit à la porte du fond paraître les têtes de mesdemoiselles Dangeville et Jouvenot.*)

TOUTES DEUX, *s'avançant sur la pointe du pied.*

Suivons-les!

ADRIENNE, *à part, avec douleur.*

Sur l'honneur, avait-il dit, sur l'honneur! Non, je ne puis me persuader encore qu'il m'ait trompée...

SCÈNE XII.

MICHONNET, ADRIENNE.

MICHONNET, *entrant sur la pointe du pied par la porte du pan coupé à gauche.*

Hé bien! cette dame, tu l'as donc sauvée.

ADRIENNE.

Eh! oui.

MICHONNET.

Alors c'est elle qui tout à l'heure traversait le jardin avec le comte de Saxe.

ADRIENNE.

Vous en êtes sûr?

MICHONNET.

Comment?.. En passant devant le massif où j'étais, elle a même laissé tomber un bracelet que voici...

ADRIENNE, *le prenant.*

Donnez?.. Et le comte de Saxe..

MICHONNET.

Il est parti avec elle!

ADRIENNE.

Avec elle!

MICHONNET.

Ainsi, rassure-toi?.. que ça ne t'inquiète plus... il veille sur elle!

ADRIENNE, *tombant sur le fauteuil qui est près de la table à gauche.*

Ah! tout est fini!

SCENE XIII.

MICHONNET, ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ ET LES DEUX DAMES *sortent de l'appartement à droite.*

LE PRINCE.

Personne!

LES DEUX DAMES ET L'ABBÉ.

Personne!

LE PRINCE, *s'avançant.*

C'est égal... ce n'était pas la Duclos et je triomphe!.. (*Se retournant.*) La main aux dames et à souper! (*Il offre une main à mademoiselle Jouvenot, l'autre à mademoiselle Dangeville, tandis que l'abbé présente la sienne à Adrienne qui toujours assise et absorbée dans sa douleur, ne le voit, ni ne l'écoute. — La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Il faudrait, à l'instant même, porter cette somme rue Saint-Honoré, à l'hôtel de l'ambassadeur.

MICHONNET.

L'ambassadeur moscovite?

ADRIENNE.

Oui! à lui-même!.. La lui remettre en paiement d'une lettre de change de soixante-dix mille livres, souscrite à M. le comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *étonné.*

Comment?

ADRIENNE, *avec impatience.*

Le comte de Kalkreutz... un Suédois...

MICHONNET, *avec douceur.*

Je ne comprends pas...

ADRIENNE.

Vous n'avez pas besoin de comprendre... Silence! c'est l'abbé!

SCENE III.

MICHONNET, L'ABBÉ, ADRIENNE.

L'ABBÉ, *entrant par le fond.*

Que vois-je? mademoiselle Lecouvreur chez M. le prince de Bouillon!.. Est-ce que cela nous annoncerait un contre-ordre?.. Est-ce qu'on ne vous verrait pas ce soir?..

ADRIENNE.

Si, vraiment! plus que jamais je dois tenir ma parole à M. le prince, et je viendrai.

L'ABBÉ.

Je respire! car je connais des dames qui se font une grande fête de vous voir et de vous entendre; par malheur il pourra bien vous manquer un de vos enthousiastes, de vos fanatiques...

MICHONNET.

Qui donc?

L'ABBÉ.

Ce pauvre comte de Saxe!

ADRIENNE, *à part.*

Qu'entends-je?

L'ABBÉ.

Il lui arrive l'aventure la plus piquante et la plus originale... Mon état est d'apprendre les nouvelles et de les répandre, et je tiens celle-ci de bonne source... Imaginez-vous qu'il ne s'agissait de rien moins, pour lui, que de partir cette semaine pour conquérir la Courlande, et de là, devenir grand duc... roi, que sais-je? (*Riant.*) Et vous ne devineriez jamais qui lui enlève sa couronne? qui l'arrête au milieu de sa conquête?

MICHONNET.

Non!

L'ABBÉ, *riant toujours.*

Une lettre de change de soixante-dix mille livres.

MICHONNET, *étonné.*

Comment dites-vous?

L'ABBÉ.

Que l'ambassadeur de Russie a rachetée par-dessous main, afin de vaincre par huissier et de faire prisonnier, sans combats, le général qu'il redoutait.

MICHONNET, *étonné.*

Ce n'est pas possible!

L'ABBÉ, *riant toujours.*

Je vous l'atteste! et le plus curieux... c'est que cette lettre de change était d'abord entre les mains d'un comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *vivement.*

Un Suédois!

L'ABBÉ.

Vous le connaissez?

MICHONNET, *avec colère et regardant Adrienne.*

Oui... certes...

L'ABBÉ.

Et il paraît que c'est une maîtresse du comte de Saxe, une grande dame!..

ADRIENNE, *vivement.*

Une grande dame!..

L'ABBÉ.

Que par malheur je ne connais pas encore, mais que j'espère bien découvrir... qui, dans un transport de jalousie, a dénoncé ce fait à l'ambassadeur tartare; de sorte qu'en ce moment le héros saxon, sans sceptre et sans armée, gémit sous les verroux, attendant que la politique ou l'amour vienne le délivrer... Voilà l'aventure primitive, je vous la donne... je vous la livre... permis à vous de l'embellir et de l'orner.... Je vais la confier aux méditations de M. de Bouillon... un savant qui aime à traiter ces sujets-là. (*Il sort par la porte à gauche; Michonnet remonte après lui le théâtre, le suit des yeux quelques instants, puis redescend à droite.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *à Adrienne qui, silencieuse, baisse les yeux.*

Ce que je viens d'entendre est donc vrai... le comte de Saxe est celui que tu aimes?

ADRIENNE, *à voix basse.*

Oui.

MICHONNET.

Et que tu veux délivrer?

ADRIENNE, *de même.*

Oui.

MICHONNET.

Au prix de ta fortune?

ADRIENNE, *avec passion.*

Au prix de tout mon sang!

MICHONNET.

Mais tu n'as donc pas entendu qu'il ne t'aimait pas, qu'il en aimait une autre?

on me l'a apporté... on me l'a laissé... (*Le montrant.*) Le voici !

L'ABBÉ, *prenant le bracelet, et le montrant à la marquise et à la baronne entre lesquelles, il est placé.*

Superbe ! voyez donc, Mesdames.

LA PRINCESSE, *jette un regard sur le bracelet et dit froidement.*

Admirable !.. c'est travaillé avec un art !

(*Elle avance la main pour le prendre, mais le prince, qui depuis quelques instant est rentré dans le salon avec Maurice, s'est approché du groupe, se place entre la princesse et la marquise. La princesse s'éloigne et se rapproche d'Athénaïs qui venait aussi pour regarder le bracelet*.*)

LE PRINCE.

Qu'est-ce donc ? qu'admirez-vous ainsi ?

L'ABBÉ.

Ce bracelet !..

LE PRINCE.

Celui de ma femme !

TOUS, *avec un accent différent.*

Sa femme !

LE PRINCE, *remontant le théâtre et montrant à tout le monde le bracelet avec un air de satisfaction.*

Il est de bon goût, n'est-ce pas ?...

ADRIENNE *à part.*

C'était elle !..

(*Pendant le désordre produit par cet incident Athénaïs, la princesse, le prince et les autres dames ont remonté le théâtre. Adrienne qui était à l'extrême droite, traverse la scène avec agitation, et va se placer à gauche près de Michonnet.*)

LA PRINCESSE *au milieu du théâtre et mettant à son bras son bracelet que son mari vient de lui rendre.*

Eh bien ! maintenant que Monsieur le comte de Saxe est décidément des nôtres, si mademoiselle Lecouvreur était assez bonne pour nous dire quelques vers...

ADRIENNE, *hors d'elle.*

Des vers !... moi !.. en ce moment ! (*Les dames qui étaient assises à gauche se lèvent et se dirigent vers la droite du salon. A part.*) Ah ! c'est trop d'impudence...

MICHONNET, *à gauche près d'elle.*

Calme-toi et étudie !.. il y a dans le monde de plus grands comédiens que nous !

*Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet, *à l'extrême gauche*, Athénaïs, la princesse, le prince, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne; Maurice est resté au fond du théâtre, *sur le second plan, causant avec les groupes de dames et de seigneurs.*

(*Les dames et seigneurs se sont placés à droite devant les deux rangées de fauteuils qui garnissent ce côté du salon.*)

MAURICE, *qui a redescendu le théâtre.*

Quoi, Mademoiselle... vous daigneriez...

ADRIENNE, *froidement.*

Oui, Monsieur le comte !

LA PRINCESSE, *d'un air gracieux.*

Quel bonheur !.. asseyons-nous, Mesdames... (*A Maurice.*) Monsieur le comte, auprès de moi..

ADRIENNE, *à part.*

Les voir là, sous mes yeux, tous les deux ensemble... comme pour me braver !.. Mon Dieu, donnez-moi la force de me contraindre...

LE PRINCE.

Que nous direz-vous ?

ATHÉNAÏS.

Le *Songe de Pauline.*

LA MARQUISE.

Hermione.

LA BARONNE.

Ou Camille des *Horaces.*

LA PRINCESSE, *avec ironie.*

Ou plutôt le monologue d'*Ariane* abandonnée.

ADRIENNE, *à part, se contenant à peine.*

Ah ! c'en est trop !

ATHÉNAÏS, *qui est assise à la droite de la princesse, s'écrie*:*

Non, non ! *Phèdre*, que vous avez si bien jouée avant-hier.

ADRIENNE, *vivement.*

Phèdre ! soit.

TOUS.

Écoutons...

(*Tout le monde est rangé à droite comme il est dit plus haut. Michonnet, assis à gauche, a tiré plusieurs brochures de sa poche ; il prend celle de* Phedre, *et s'apprête à souffler. Adrienne est seule debout au milieu du théâtre.*)

ADRIENNE, *récitant avec une agitation et une fièvre toujours croissante, les yeux fixes sur la princesse, qui se penche plusieurs fois sur l'épaule de Maurice et lui parle bas avec affectation.*

..... Juste ciel !.. qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paraître, et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père !
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
(*Regardant Maurice.*)
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés,
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet et Adrienne, *seuls à gauche;* les dames, *assises à droite sur les deux rangées de fauteuils ; derrière elles, debout,* l'abbé, le prince et les autres seigneurs. *Sur les deux premiers fauteuils à droite et presque faisant face au spectateur,* la princesse et le comte de Saxe.

son, ne me voilà-t-il pas bien malade!.. ce n'est pas cela qui m'inquiète!

ADRIENNE.

Qu'est-ce donc?..

MICHONNET.

La scène de ce soir... chez cette grande dame! crois-tu donc, qu'excepté son mari, tout le monde n'ait pas compris l'allusion... à commencer par elle...

ADRIENNE.

Je l'espère bien! Je l'ai blessée à mort, n'est-ce pas?... Quelle joie! c'est le seul moment de bonheur que j'aie éprouvé après tant de souffrance! A chaque mot de ces derniers vers... il me semblait lui enfoncer un poignard dans le cœur! Et puis, avez-vous lu la terreur sur tous les visages? Avez-vous entendu ce silence? L'avez-vous vue elle-même, en dépit de son audace, pâlir sous mes regards. Ah! j'avais marqué d'une tache ineffaçable :

Ce front qui ne rougit jamais!

MICHONNET.

Voilà justement ce qui m'effraie!.. C'était trop bien... c'était trop fort!... Ces grandes dames, si belles et si gracieuses avec leurs guirlandes de fleurs et leurs robes de gaze, c'est vindicatif... c'est méchant... tout leur est permis... et elles osent tout! celle-là surtout... à qui justement hier je proposais de jouer le rôle de Cléopâtre... elle a toutes les qualités de l'emploi : elle ne reculera devant aucun moyen... pour se venger d'un affront ou se débarrasser d'une rivale...

ADRIENNE.

Eh! que m'importe?... Quel mal peut-elle me faire désormais qui égale les tourments renfermés dans cette pensée... dans ce mot : Aimée!.. elle est aimée!.. Cette blessure faite par moi, il la guérit par ses paroles d'amour!.. Ces larmes, si elle en répand, il les essuie sous ses baisers!.. Et maintenant même... maintenant que mon cœur se brise... elle est heureuse... elle est près de lui... Vous ne savez donc pas que je l'ai supplié, à voix basse, de me suivre, tandis qu'elle lui ordonnait de ne pas la quitter!..

MICHONNET.

Eh bien!..

ADRIENNE.

Il est resté!.. resté avec elle!.. Ah! c'en est trop! je n'y résiste plus! (*Faisant un pas pour sortir et remontant le théâtre.*)

MICHONNET.

Où vas-tu?

ADRIENNE.

Me jeter entre eux... les frapper... et après... qu'on fasse de moi ce qu'on voudra!

MICHONNET.

Y penses-tu?

ADRIENNE, *redescendant le théâtre et allant se jeter dans un fauteuil à droite.*

Cela ne vaut-il pas mieux que de mourir ici de jalousie et de désespoir... car, je le sens, j'en mourrai!

MICHONNET.

Non! non! par malheur tu t'abuses encore!... c'est une fièvre qui ne vous quitte pas, une douleur aiguë de tous les instants... on souffre... on est bien malheureux... mais on n'en meurt pas!.. Tu vois bien que j'existe encore!

ADRIENNE, *le regardant avec étonnement.*

Vous!

MICHONNET.

Ah! cela t'étonne, n'est-ce pas?.. Tu ne peux croire que sous cette épaisse enveloppe il y ait un cœur qui souffre comme le tien... qui aime... qui saigne comme le tien...

ADRIENNE.

Quoi! ces tourments, vous les avez éprouvés?

MICHONNET.

Oui.... autrefois.... il y a bien longtemps.... Crois-moi, on s'habitue à tout... même à être malheureux!

ADRIENNE.

Ah! cette force que je ne vous soupçonnais pas... ce courage que j'admire en vous!... Je l'imiterai!... je l'égalerai, si je le puis... Je triompherai d'une passion insensée dont maintenant je rougis!

MICHONNET, *avec joie.*

Dis-tu vrai?

ADRIENNE.

Vous voyez bien que je parle de lui sans haine et sans colère... que le souvenir de ses outrages me laisse calme et tranquille... que son nom même ne m'émeut plus!.. (*Adrienne traverse le théâtre et va se placer près du fauteuil à gauche, entre la cheminée et la table. La porte du fond s'ouvre.*)

SCENE II.

ADRIENNE, LA FEMME DE CHAMBRE, MICHONNET.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Un coffret qu'on apporte pour Madame.

ADRIENNE.

Qui l'a apporté?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Un domestique sans livrée, qui a dit seulement : De la part de M. le comte de Saxe.

ADRIENNE, *poussant un cri.*

De lui!.. (*Prenant le coffret des mains de la femme de chambre.*) Laissez-nous.... laissez-nous... (*La femme de chambre sort et Adrienne pose le coffret sur la table et s'assied toute tremblante.*) Ah! mon Dieu!.. que peut-il me vouloir? ma main tremble... et je ne puis ouvrir...

MICHONNET, *à part.*

Et elle croit qu'elle ne l'aime plus !..

ADRIENNE, *vivement.*

Voyons ! voyons ! (*Poussant un cri de douleur.*) Ah !

MICHONNET, *vivement.*

Qu'est-ce donc ?..

ADRIENNE.

En ouvrant ce coffret... j'ai éprouvé une sensation douloureuse... un souffle glacial qui parcourait mes sens... c'était comme un présage du coup qui m'attendait..

MICHONNET.

Que contient donc cette boîte ?

ADRIENNE.

Mon bouquet ! (*Le prenant à la main.*) Je le reconnais... celui qu'hier je tenais à la main lors de son arrivée ! demandé par lui... donné par moi comme un gage d'amour... il pouvait le dédaigner, l'oublier, le jeter à l'écart !.. mais me le renvoyer... exprès !.. mais joindre l'affront au mépris...

MICHONNET.

Cela ne vient pas de lui !.. c'est cette rivale qui l'aura forcé !

ADRIENNE, *se levant avec indignation.*

Devait-il obéir ? et tout esclave qu'il est, ne devait-il pas se révolter à l'idée seule d'insulter celle qu'il a aimée ! (*Retombant sur le fauteuil près de la cheminée en tenant à la main le bouquet de fleurs qu'elle regarde quelque temps en silence.*) Fleurs d'un jour, hier si éclatantes, aujourd'hui flétries, vous qui aurez duré plus longtemps encore que ses promesses ! Pauvres fleurs, reçues par lui avec tant d'ivresse et de joie, vous ne pouviez plus rester sur ce cœur où il vous avait placées et dont une autre m'a bannie ! Exilées et dédaignées comme moi, je cherche en vain sur vos feuilles la trace des baisers qu'il y imprimait !.. que celui-ci soit le dernier que vous recevrez, celui d'un adieu éternel ! (*Elle porte avec force le bouquet à ses lèvres.*) Oui... oui... il me semble que c'est celui de la mort ! et maintenant... qu'il ne reste plus rien de vous, ni de mon amour... (*Elle jette le bouquet dans la cheminée.*)

MICHONNET.

Adrienne !.. Adrienne !..

ADRIENNE, *se levant et s'appuyant sur le marbre de la cheminée.*

Ne craignez rien ! (*Portant la main à son cœur.*) Cela va mieux ! (*Regardant du côté de la cheminée.*) Je suis forte maintenant... je n'y pense plus !..

SCENE III.

ADRIENNE, MAURICE, *se précipitant par la porte du fond,* MICHONNET.

MAURICE, *à la cantonade et comme parlant à la femme de chambre qui veut le retenir.*

Elle y sera pour moi, vous dis-je ? (*Courant à Adrienne.*) Adrienne !..

ADRIENNE, *se jetant involontairement dans ses bras.*

Maurice !.. (*Voulant se dégager de ses bras.*) Ah ! qu'ai-je fait ?.. laissez-moi ! laissez-moi ?

MAURICE.

Non, je viens tomber à tes pieds ! je viens implorer mon pardon ! si je ne t'ai pas suivie quand tu me l'ordonnais... c'est que j'étais retenu par le devoir, par l'honneur... par un bienfait dont le poids m'accablait... je le croyais du moins ! et je ne voulais pas laisser finir cette journée sans dire à la princesse : Je ne puis accepter votre or, car je ne vous aime pas, car je ne vous ai jamais aimée, car mon cœur est à une autre... Mais juge de ma surprise !.. aux premiers mots que je lui adresse... en m'écriant : « Je sais tout ! je sais « tout !.. » tremblante... éperdue... elle, qui ne tremble jamais... tombe à mes pieds et avec des larmes feintes ou véritables m'avoue que l'amour et la jalousie l'ont égarée, qu'elle seule est la cause de ma captivité !.. elle ose me l'avouer... à moi qui pensais lui devoir ma délivrance...

ADRIENNE.

O ciel !..

MAURICE, *continuant avec chaleur.*

A moi ! qui, honteux et désespéré de ses bienfaits, venais implorer seulement quelques jours pour m'acquitter, dussé-je jouer mon sang et ma vie !.. et j'étais libre... libre de la mépriser, de la haïr... de l'abandonner ! libre de courir vers toi et de me réfugier à tes pieds !.. ma protectrice, mon bon ange... m'y voici (*Tombant à ses genoux.*) Ne me repousse pas !

ADRIENNE.

Faut-il te croire ?

MAURICE.

Par le ciel... et l'honneur, je t'ai dit la vérité... quelque difficile qu'elle soit à expliquer... car, renversé du haut de mes espérances, arrêté, jeté dans un cachot, j'ignore encore quelle main m'a délivré et j'ai beau chercher, je ne puis découvrir par qui me sont rendus ma liberté, mon épée, et un glorieux avenir peut-être, le sais-tu ? peux-tu m'aider à le deviner ?

ADRIENNE, *baissant les yeux.*

Je ne sais !.. je ne puis dire.

MICHONNET, *qui pendant la tirade précédente a remonté le théâtre passe vivement entre eux deux.*

Que c'est elle !.. elle-même.

ADRIENNE, *vivement.*

Taisez-vous! taisez-vous!

MICHONNET, *avec chaleur.*

C'est elle qui a engagé pour vous, sa fortune, ses diamants, tout ce qu'elle avait... et plus encore!..

ADRIENNE.

Ce n'est pas vrai!

MICHONNET, *de même, avec force.*

C'est vrai!.. et s'il faut en donner des preuves, apprenez qu'elle a emprunté... emprunté à quelqu'un... (*Se reprenant*) que je ne connais pas, mais vous pouvez m'en croire, moi!.. qui ne veux que son repos... son bonheur... moi qui l'aime comme un père. (*Vivement.*) Oh! oui... comme un père.

ADRIENNE, *vivement*

Vous pleurez?

MICHONNET.

De contentement, d'émotion... adieu. tu sais qu'on m'attend au théâtre, et j'y dois être avant la fin du spectacle... adieu... adieu...

(*Il se précipite vers la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MAURICE.

MAURICE.

Ainsi, Adrienne, c'était toi...

ADRIENNE, *montrant de la main Michonnet, qui vient de sortir.*

Et lui, mon meilleur ami, lui qui m'est venu en aide... mais ne parlons plus de cela... tu as accepté...

MAURICE.

A une condition... c'est qu'à ton tour tu ne refuseras rien de moi! J'ignore l'avenir qui m'est réservé, j'ignore si je dois, sur le champ de bataille, gagner ou perdre la couronne ducale que les états de Courlande m'ont décernée; mais vainqueur, je jure de partager avec toi le duché que tu m'aides à conquérir, de te donner le nom que tu m'aides à immortaliser!

ADRIENNE.

Ta femme! moi!

MAURICE.

Toi! reine par le cœur et digne de commander à tous! Qui a grandi mon intelligence? toi. Qui a épuré mes sentiments? toi. Qui a soufflé dans mon sein le génie des grands hommes, dont tu es l'interprète?.. toi! toujours toi!.. Mais, ô ciel! tu pâlis!

ADRIENNE.

Ne crains rien... tant de bonheur succédant à tant de désespoir aura épuisé mes forces.

MAURICE, *l'aidant à s'asseoir sur le canapé.*

Tu chancelles!

ADRIENNE.

En effet, un trouble étrange, une douleur sourde et inconnue s'est emparée de moi... depuis quelques moments... depuis celui où j'ai porté à mes lèvres ce bouquet.

MAURICE.

Lequel?

ADRIENNE.

Ingrat! je le prenais pour un adieu de départ, et c'était un message de retour!

MAURICE.

Que veux-tu dire?

ADRIENNE.

Ces fleurs... envoyées par toi dans ce coffret...

MAURICE, *passant près de la table* *.

Moi! je ne t'ai rien envoyé... ce bouquet, où est-il?

ADRIENNE.

Brûlé! je croyais que tu nous avais tous deux repoussés et dédaignés... il était comme moi, il ne pouvait plus vivre!

MAURICE, *avec tendresse.*

Adrienne! mais ta main tremble... tu souffres beaucoup...

ADRIENNE.

Non, non, plus maintenant. (*Montrant son cœur.*) La douleur n'est plus là... (*Portant la main à sa tête.*) Mais là... C'est singulier, c'est bizarre.. mille objets divers et fantastiques passant devant moi... se succèdent confusément et sans ordre... (*A Maurice.*) Où étions-nous? qu'est-ce que je te disais? je ne sais plus... Il me semble que mon imagination s'égare... et que ma raison, que je cherche à retenir, va m'abandonner... (*Vivement.*) Je ne le veux pas... en la perdant, je perdrais mon bonheur... Oh! non... non... je ne le veux pas! pour lui d'abord, pour Maurice, et puis pour ce soir... On vient d'ouvrir, et la salle est déja pleine! Je conçois leur curiosité et leur impatience; on leur promet depuis si longtemps la *Psyché* du grand Corneille!.. Oh! oui, depuis longtemps... depuis les premiers jours où je vis Maurice... On ne voulait pas remonter l'ouvrage... C'est trop vieux, disait-on... mais, moi, j'y tenais.. j'avais une idée... Maurice ne m'a pas encore dit: Je vous aime! ni moi non plus... je n'ose pas.. et il y a là certains vers que je serais si heureuse de lui adresser, à lui, devant tout le monde sans que personne s'en doute...

MAURICE.

Mon amie, ma bien-aimée, reviens à toi.

ADRIENNE.

Tais-toi donc... il faut que j'entre en scène. Oh! quelle nombreuse quelle brillante assemblée!

* Maurice. Adrienne.

Comme tous ces regards tournés vers moi suivent chacun de mes mouvements !.. Ils sont bons, de m'aimer ainsi... Ah! il est dans sa loge.,. c'est lui... il me sourit... (*Murmurant entre ses lèvres.*) Bonjour, Maurice... A toi, Psyché, voici ta réplique.

Ne les détournez pas ces yeux qui me déchirent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux;
Qui semblent partager le trouble qu'ils m'inspirent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux!
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois?
Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que l'amour m'expliquât le trouble où je vous vois;
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paraissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis!

MAURICE, *lui prenant la main.*

Adrienne! Adrienne! elle ne me voit plus.. ne m'entend plus... Mon Dieu, l'effroi me glace... que faire?.. (*Il agite la sonnette qui est sur la table; paraît la femme de chambre.*) Votre maîtresse est en danger... courez!.. des secours!... Moi, je ne la quitte plus... (*La femme de chambre sort.*) Ma présence et mes soins lui rendront peut-être le calme... (*Prenant la main d'Adrienne.*) Écoute-moi, de grâce!

ADRIENNE, *avec égarement.*

Regarde... regarde donc!.. Qui entre dans sa loge? qui s'assied près de lui?.. Je la reconnais, quoiqu'elle cache son visage! c'est elle!.. il lui parle! . (*Avec désespoir.*) Maurice!.. il ne me regarde plus!.. Maurice!..

MAURICE.

Il est près de toi...

ADRIENNE, *sans l'écouter.*

Ah. voilà leurs yeux qui se rencontrent, leurs mains qui se pressent! voilà qu'elle lui dit: Restez!.. Et moi, il m'oublie! il me repousse... il ne voit pas que je me meurs!

MAURICE.

Adrienne!.. par pitié!

ADRIENNE, *avec fureur.*

De la pitié!

MAURICE.

Ma voix n'a-t-elle donc plus de pouvoir sur ton cœur?

ADRIENNE.

Que me voulez-vous?

MAURICE.

Que tu m'écoutes un seul instant! que tu me regardes, moi... Maurice!

ADRIENNE, *le regardant avec égarement.*

Maurice!.. non... il est près d'elle... il m'oublie!.. Va-t-en! va-t-en!

(*Poursuivant Maurice, qui recule d'effroi.*)

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Les dieux, les justes dieux... n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié...
Porte... porte aux autels... un cœur qui m'abandonne..
Va, cours, mais crains encor...

(*Poussant un cri et reconnaissant Maurice.*) Ah! Maurice!.. (*Elle se jette dans ses bras.*)

MAURICE.

Mon Dieu... venez à mon aide!.. et pas de secours!... pas un ami... (*Apercevant Michonnet.*) Ah! je me trompais!.. en voici un!

SCENE V.

MAURICE, ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *entrant vivement.*

Ce qu'on m'a dit est-il vrai? Adrienne en danger!

MAURICE.

Adrienne se meurt!

MICHONNET, *approchant le fauteuil de droite qu'il place au milieu du théâtre, et sur lequel Maurice dépose Adrienne à moitié évanouie.*

Non... non... elle respire encore!.. tout espoir n'est pas perdu...

MAURICE, *s'approchant de l'autre côté du canapé.*

Elle ouvre les yeux!

ADRIENNE.

Ah! quelles souffrances!.. Qui donc est près de moi?.. (*Avec joie.*) Maurice! (*Se retournant et voyant Michonnet.*) Et vous aussi!.. dès que je souffrais, vous deviez être là... Ce n'est plus ma tête, c'est ma poitrine, qui est brûlante... j'ai là comme un brasier... comme un feu dévorant qui me consume...

MICHONNET, *s'adressant à Maurice.*

Mais tout me prouve.... ne voyez-vous pas comme moi les traces du poison... d'un poison actif et terrible...

MAURICE.

Quoi!.. tu pourrais soupçonner...

MICHONNET, *avec fureur.*

Je soupçonne tout le monde... et cette rivale... cette grande dame!..

MAURICE, *poussant un cri d'effroi.*

Tais-toi!.. tais-toi!..

ADRIENNE.

Ah! le mal redouble... Vous qui m'aimez tant, sauvez-moi, secourez-moi... Je ne veux pas mourir!... Tantôt j'eusse imploré la mort comme un bienfait... j'étais si malheureuse... mais à présent je ne veux pas mourir... Il m'aime!.. il m'a nommée sa femme!

MICHONNET, *étonné.*

Sa femme!

ADRIENNE.

Mon Dieu! exaucez-moi!.. mon Dieu! laissez-moi vivre... quelques jours encore... quelques

ours près de lui... Je suis si jeune, et la vie s'ouvrait pour moi si belle!

MAURICE.

Ah! c'est affreux!

ADRIENNE.

La vie!.... la vie!.... Vains efforts!.... vaine prière!... mes jours sont comptés!... je sens les forces et l'existence qui m'échappent!.. (*A Maurice.*) Ne me quitte pas... bientôt mes yeux ne te verront plus... bientôt ma main ne pourra plus presser la tienne!..

MAURICE.

Adrienne!.. Adrienne!..

ADRIENNE.

O triomphes du théâtre! mon cœur ne battra plus de vos ardentes émotions!.. Et vous, longues études d'un art que j'aimais tant, rien ne restera de vous après moi... (*Avec douleur.*) Rien ne nous survit à nous autres... rien que le souvenir... (*A ceux qui l'entourent.*) Le vôtre, n'est-ce pas? Adieu, Maurice... adieu, mes deux amis!...

MICHONNET, *avec désespoir et tombant à ses pieds.*

Morte... morte!...

MAURICE.

O noble et généreuse fille! si jamais quelque gloire s'attache à mes jours, c'est à toi que j'en ferai hommage, et toujours unis, même après la mort, le nom de Maurice de Saxe ne se séparera jamais de celui d'Adrienne!

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR :

SUITE DU CATALOGUE.

Supplice de Tantale.	60
Les Infidélités Conjugales.	60
Les Petits Moyens.	60
Les Escargots sympathiques.	60
La Grenouille du Régiment	60
Les Tentations d'Antoinette.	60
La baronne Bergamotte.	60
Les Extases de M. Hochenez.	60
Le Journal pour rire.	60
Le Renard et les Raisins.	50
La Belle au Bois dormant.	60
La Course aux Pommes d'Or.	60
Christian et Marguerite.	60
L'Avocat Loubet.	60
Royal-Tambour.	60
Mam'zelle fait ses dents.	60
Le vol à la Roulade.	60
La Fée Cocotte.	60
Mon ami Babolin.	60
Le Palais de Cristal.	60
Passiflor et Cactus.	60
Le Duel au Baiser.	60
Les Trois Ages des Variétés.	60
English Exhibition.	60
Blondette.	60
Histoire d'une Rose et d'un Croquemort.	60
L'Agent secret.	60
Drinn-Drinn.	60
Une Paire de Pères.	60
Les Giboulées.	60
Un Monsieur qui n'a pas d'habit.	60
Mignon.	60
La Chasse aux Grisettes.	60
Voilà plaisir, Mesdames!	60
La Vénus à la Fraise.	60
Les deux Prud'hommes.	60
M. Barbe-Bleue.	60
Une Queue Rouge.	60
Le Pour et le Contre.	60
Le Puits mitoyen.	60
Trois Amours de Pompiers.	60
Les Blooméristes ou la réforme des Jupons.	60
Le Laquais d'un nègre.	60
Los Dansores espagnolas.	60
Madame Schlick.	60
Le Prince Ajax.	60
Les Enfants de la Balle.	60
L'Ami de la maison.	60
La Marquise de La Bretêche.	60
Une Veuve de 15 ans.	60
Une passion à la Vanille.	60
Un service à Blanchard.	60
L'Original et la Copie.	60
Une rivière dans le dos.	60
Cinq Gaillards dont deux Gaillardes.	60
Un Frère terrible.	60
Une Vengeance.	60
Une petite Fille de la Grande Armée.	60
La Fille d'Hoffmann.	60
Un soufflet n'est jamais perdu.	60
Les Femmes de Gavarni.	1 »
La Maîtresse d'été et la Maîtresse d'hiver.	60
Les Echelons du mari.	60
Les Néréides et les Cyclopes.	60
Poste restante.	60
Les Compagnons d'Ulysse.	60

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.